VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 11 Octobre 1916 NUMERO 22

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Impri... publié par la
"WEST CAN... PUB. CO. LTD."
619 A... Dermot
Téléphones - - ...ry 4264-4265

UNE QUATRIEME PERLE

Nous avions promis de faire briller aux yeux de nos lecteurs une autre perle pédagogique; nous n'avons que l'embarras du choix, car les perles brillent nombreuses dans l'écrin de notre très progressif département de l'instruction publique.

—Diable! il faut bien que les gens en aient pour leur argent, et ils payent fort cher, savez-vous; il leur faut donc des perles.

Si vous avez bonne mémoire, amis lecteurs, vous vous rappellerez que la première perle cueillie dans le trésor de nos illustres et modernes professeurs d'école normale est la théorie des instincts: "L'éducation consiste à développer les instincts".

Première perle.

Et comme la théorie est pour la pratique et que les instincts sont bons, on entasse garçons et filles dans les mêmes classes et sur les mêmes bancs, même on les transporte de loin pêle-mêle en grandes charrettes fermées, sans surveillance.

Deuxième perle.

Puis, vous savez que "Le dernier effort de l'éducation, en d'au-"tres termes la manière de faire produire à l'homme la mesure ex-"trême de ses énergies est **d'en faire un animal parfait.**"

Troisième perle.

Après cela vous pensez qu'on peut tirer le rideau et s'en retourner très édifié sur la très progressive formation que reçoivent nos enfants à l'école normale.

Mais il y a d'autres perles, si vous en voulez! Quand on vous dit que nous sommes sur la voie du progrès moderne!

Voici donc une quatrième perle.

Celle-la, on ne l'exhibe pas en public devant les élèves dans les cours d'école normale; les élèves ne sont peut-être pas encore assez déniaisés pour comprendre une doctrine aussi relevée. Le professeur l'exhibe discrètement au personnel du département d'instruction publique. Si vous croyez que nous exagérons, ouvrez à la page 43, rapport 1914,1915.

"Il est nécessaire que les enfants viennent au monde parfaite-"ment constitués."

Pour atteindre cet heureux résultat, l'Etat pourrait empêcher le mariage en certains cas. Mais, continue le rapport, si cette mésure paraît un peu draconienne (je te crois, mon vieux!) alors on devrait se mettre à l'enseignement de "l'eugénisme".

—Mais qu'est-ce que cette bête-là.

Vous ignorez, amis lecteurs? On voit bien que vous n'avez pas eu l'avantage d'être formés dans des écoles vraiment supérieures, où l'on a grand souci de l'animalité.

C'est la science d'élever les beaux animaux.

—Allons, vous exagérez!

—Pardon, c'est bien cela. Sans doute nos éducateurs qui vont chercher leur idéal aux Etats-Unis, — car il y a beau temps qu'ils ne sont plus "British", en dépit de leurs sonores déclarations, — ne font encore qu'insinuer la chose à notre progressif département d'instruction publique:

"It is needless to say that this education cannot be given in "elementary schools."

On veut bien ménager encore les oreilles et les âmes de nos petits, mais je suppose que nos grandes fillettes du dixième grade, car là commence l'enseignement secondaire, pourraient être mises au courant, s'il plaît au dieu département.

On n'est pas dans le progrès pour rien. Transformez donc nos écoles secondaires en écoles de médecine, Messieurs; cela aura l'air plus avancé, plus progressif, quoi!

Nous disions plus haut que notre département d'instruction publique semble s'inspirer des Etats-Unis et non de l'Angleterre. Nous sommes fortement tentés de croire que leur dernièr perle vient de Chicago. Le **Chicago Herald,** journal à 200,000 exemplaires par jour, publiait naguère un article sur le sujet. Au risque de scandaliser nos lecteurs, nous ne résistons pas à la tentation de mettre sous leurs yeux les titres de l'article; nous pourrions même reproduire le portrait qui accompagnait les gros titres. De la dame exhibée, le journal disait:

"Woman who would breed baby with same care given to dogs."

"Lesson in live stock", lisons-nous un peu plus bas. Et enfin:

"Blue Ribbon babies she argued are needed far more than "pedigreed poodles."

Et l'argumentation en faveur de la thèse très progressive commence ainsi: "Nous avons une merveilleuse nouvelle race de vaches, "de cochons et de chevaux, pourquoi n'améliorerions-nous pas la "race humaine?"

C'est fort, n'est-ce pas? Nous disons volontiers que c'est horrible; mais c'est authentique. Si vous en doutez, allez voir le **Chicago Herald** du samedi, 6 août 1916, en pleine première page.

Vraiment nos progressifs éducateurs ont belle mine d'aller chercher leurs modèles aux Etats-Unis. Que ne sont-ils de vrais "Britishers", partisans des écoles séparées et confessionnelles, comme on l'est en Angleterre. Ils auraient vraiment meilleure mine.

L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE

Notre pays est essentiellement un pays agricole. Il importe donc au suprême degré de donner à ses habitants un enseignement agricole de première classe.

Dans les pays les plus prospères, comme la Belgique avant l'occupation allemande, le ministre de l'agriculture avait convaincu sans peine son confrère le ministre de l'instruction publique de traiter à haute dose d'enseignement agricole l'école primaire de son pays

En France, dès 1863, le directeur de l'école d'agriculture de Rennes disait:

"Si l'enseignement primaire ne s'appuie pas sur l'agriculture, "il aura pour résultat de faire déserter les campagnes. Si l'institu-"teur donne une éducation où il ne soit pas question d'agriculture, "j'aime mieux qu'il laisse nos petits agriculteurs dans l'ignorance."

Nos écoles primaires manitobaines donnent-elles cet enseignement à un degré suffisant? Nous répondons sans hésiter le moins du monde: Non, loin de là.

—Mais que dites-vous des jardins scolaires. C'est de l'enseignement agricole cela.

—Oui, un peu, mais comme dit l'autre: "Si peu que rien".

Notre département d'instruction publique, qui se croit le plus éclairé du monde et qui serait fort insulté si on allait lui nier cela, a composé un programme unique pour toutes les écoles primaires. Ecole de grande ville, école de village, école de campagne, cela lui est bien égal; à tous le même programme, les mêmes livres, et ce qui est pis, un programme bourré d'une foule de choses que l'enfant pourra à peine effleurer.

Mais cela a mine de savant; c'est bon pour épater les badauds Ils nous nous font penser au petit élève de première qui met de la vanité à porter par les rues tout son assortiment de livres et de cahiers, sans oublier ceux qu'il pourrait facilement laisser chez lui: cela a l'air savant dans son opinion; aux yeux des gens sérieux il passe pour un petit prétencieux ridicule et sot.

C'est un peu la situation de notre jeune département d'instruction publique.

Coupez les matières de votre programme au moins en deux, messieurs; il en restera amplement dans l'une des moitiés. Cette opération faite, mettez-vous dans la tête que ce qui convient aux enfants des villes n'est pas exactement ce qui est nécessaire à ceux des campagne; du moins, c'est ce qu'on pense dans les pays un peu éclairés, et après avoir pensé ainsi, on agit en conséquence.

Un peu plus de véritable enseignement agricole dans nos écoles de campagnes, un peu plus de grammaire et de chiffres dans nos écoles de ville, et envoyez promener toutes vos histoires d'algèbre, de géométrie, de théorie des couleurs, de physique et de chimie enseignées à des enfants qui ne savent pas même écrire correctement leur langue maternelle.

Du bifteck c'est excellent, mais si vous en bourrez un enfant, il devient épileptique.

Une bonne moitié du programme de nos écoles se compose de matières en soi excellentes, mais elles sont de trop. Vouloir les mettre dans la tête des enfants, envers et contre tout, même à l'encontre du bon sens, c'est faire perdre le temps des enfants et l'argent des parents.

Mais que voulez-vous, nous sommes sous un régime de progrès moderne!!

L'IDEE EN MARCHE

Le Comité des Finances de notre Congrès d'Education avait suggéré une contribution beaucoup plus abondante que celle fournie jusqu'au congrès. Pas d'argent, l'Association d'Education doit forcément piétiner sur place.

Les hommes d'affaires de notre comité de finances l'ont compris et ont voulu traiter la chose au point de vue affaires. C'est intelligent et c'est pratique.

Mais de là à convaincre notre population qu'elle ne défendra pas ses positions sans sacrifices pécuniaires, il y a du chemin. Comme toutes les choses, cela ne se fait pas d'un coup. Il faut y mettre de la patience et de la persistance.

A la paroisse de Saint-Léon revient la gloire d'avoir la première fait acte d'intelligence vraiment pratique. Il faut de l'argent, recourir aux particuliers, un par un c'est fort onéreux et peu concluant; on organise un petit bazar.

Bravo! En voilà qui commencent à comprendre que du patriotisme qui n'est pas une grimace, mais du vrai patriotisme, ça se fait en y mettant un sacrifice réel. Que voulez-vous, c'est la loi: rien de vraiment sérieux sans un sacrifice quelque part.

Qui va suivre l'exemple de Saint-Léon. Peu importe le moyen, il faut l'adapter aux circonstances spéciales de personnes et de lieux, mais du réel, et non des paroles en l'air!

Nous nous ferons un devoir d'enregistrer les uns après les autres les actes de vrai patriotisme, mais nous ne reproduirons les discours que dans la mesure où il y aura quelque chose qui les accompagnera, prouvant que ce ne sont pas de vains discours.

L'idée est en marche, nous le constatons avec un profond plaisir, mais la marche est encore traînante; il faut un peu hâter le pas si nous voulons arriver à temps pour prendre notre place et la garder au soleil manitobain.

LA CROUTE S'AMINCIT

Nous voulons dire la croûte d'ignorance crasse qui couvre l'intelligence de l'immense majorité des citoyens de langue anglaise du Canada.

C'est un pasteur protestant du nom de Byron H. Stauffer qui déclare avoir changé considérablement ses opinions à l'égard des Canadiens-français, et cela comme conséquence d'une vacance passée dans la Province de Québec.

Il déclare, à son retour à Toronto, "qu'on a menti sur le compte "des Canadiens-français et qu'il veut dépenser le reste de ses jours "à encourager la tolérance chrétienne au Canada."

Quel dommage que la majorité de nos concitoyens de langue anglaise, pour ne pas dire la presque totalité, soient affligés de la supériorité de ne pouvoir comprendre qu'une langue. Il y a beau temps qu'un grand nombre d'entre eux en seraient venus à la même conclusion, car nous reconnaissons qu'il y a une bonne dose d'honnêteté chez le plus grand nombre.

Mais, que voulez-vous, ils sont renseignés par des journaux qui sont essentiellement malhonnêtes, menteurs à froid. Ce révérend donne ensuite une leçon de moralité à Toronto la pure.

Quelle audace!!

Il laisse même entrevoir qu'à moins de changement dans leurs moeurs, ceux qui, dans l'Ontario, pratiquent l'immoralité sous le couvert de la légalité, devront, avant longtemps, cesser d'être la majorité.

Les enragés genre **Sentinel** le disent hautement, un grand nombre le constatent et n'osent le dire, mais on peut être sûr que c'est au fond la raison dernière de la persécution ontarienne et manitobaine. S'ils ne réussissent pas à tourner en Anglais ces solides rejetons de population française, qui croient encore aux enseignements de la morale évangélique, il y a danger pour leur influence.

S'ils veulent nous en croire, nous leur dirons volontiers que le danger n'est pas là. Le grand danger est dans l'école sans idée vraiment religieuse qui forme une génération de païens civilisés. C'est au point de vue moral la pire espèce de gens, et ceux qui causent tant d'inquiétudes à notre pasteur protestant.

La doctrine évangélique dans son intégrité, non servie en miettes, comme on la sert dans nos écoles soi-disant progressives et nationales est la lumière du monde et le sel de la terre. Enlevez-la, le monde rentre dans les ténèbres et la chair humaine est fatalement amenée à la conception vers laquelle elle tend, comme naturellement, après la chute originelle.

Ceux qui ferment les yeux à cette évidence sont de bien pauvres chrétiens et de piètres citoyens, car en définitive ils travaillent même contre les intérêts matériels de leur pays. C'est fatal, l'éloignement de Dieu ne peut être élément de progrès dans aucun ordre de choses.

DEMARCHE FRUCTUEUSE

L'an dernier, un bon cultivateur de Saint-Antoine, Saskatchewan, faisait une visite à ses parents de la Province de Québec. Il leur parla des avantages de l'Ouest au point de vue agricole. Ils vinrent voir, et la conséquence pratique est qu'une section entière de terrain est passée aux mains de ces gens, qui ont établi là quatre foyers.

Voici donc un colon qui s'est multiplié par quatre, en y mettant un peu de bonne volonté et en disant quelques bonnes paroles, cela à la grande satisfaction de ceux qui se sont fait un chez eux, et qui peut-être étaient des victimes toutes désignées pour la plaie des grands centres américains ou autres.

Au risque d'ennuyer nos lecteurs, nous revenons sur l'extrême importance de ce travail individuel pour le succès de notre cause nationale.

Oh! un de plus ou un de moins, qu'est-ce que cela peut bien faire, se disent nos bonnes gens pour calmer leur conscience nationale inquiétée parfois par le sentiment de leur apathie.

Un de plus ou un de moins, ça peut être peu de chose, mais si vous multipliez par dix mille, ça fait une grosse différence.

Nos agents de colonisation ont défense de travailler dans la Province de Québec; les Etats-Unis ne sont guère faciles à travailler, car d'abord une bonne partie de ceux qui se sont anémiés dans les fabriques ne sont plus guère aptes à reprendre la vie des champs, ensuite, la guerre crée une prospérité factice qui rend le travail abondant pour l'heure, en attendant le chômage violent qui suivra la guerre; mais tout de même le travail de nos colonisateurs reste difficile à faire.

Le travail individuel de nos cultivateurs sur leur parenté et leurs connaissances reste donc à peu près l'unique espoir pour le présent, et le temps presse.

Si l'esprit patriotique était vraiment développé chez les nôtres, nous aurions un travail effectif fait de ce côté. Encore une fois, il ne s'agit pas pour vous de prendre la responsabilité de déplacer l'un de vos parents ou de 100 amis, sans espoir de retour, il s'agit simplement de faire connaître les bonnes chances d'établissement que vous voyez autour de vous et de voir un peu si dans votre parenté ne se trouve pas quelqu'un qui serait content d'en profiter.

Voyez l'exemple de ce bon cultivateur de Saint-Antoine; ne pouvez-vous pas en faire autant?

Si au lieu de 30,000 nous étions soixante mille, le règlement de notre question scolaire serait bien avancé. Pensez-y un peu, et un brin d'action, s'il vous plaît. Ne vous mettez pas en peine de ce que votre voisin fera ou ne fera pas; efforcez-vous d'amener une famille ou même un grand garçon en âge de s'établir. Il y a dix mille familles dans la Province de Québec qui auraient tout à gagner, à diriger de ce côté l'un de leurs garçons qu'elles ne peuvent sûrement pas établir sur des terres, dans Québec.

IGNORANCE CRASSE

L'ignorance d'un certain nombre de nos compatriotes de langue anglaise est vraiment une ignorance crasse. Parce qu'ils ne parlent qu'une langue, leurs journaux leur font gober toutes sortes de sornettes, et jouissant de l'incomparable supériorité de ne parler qu'une langue et de la parler assez mal, très souvent, ils peuvent difficilement s'informer ailleurs.

A Winnipeg, comme dans Ontario l'illuminé, des journaux ignorants ou malhonnêtes ont répandu la légende que les Canadiens-français parlent un patois et non un français qui pour n'être pas toujours correct chez ceux qui n'ont pas d'instruction, reste un français très authentique.

Voilà comment les journaux de France apprécient le français parlé par les membres canadiens-français de **la mission canadienne** récemment envoyée en France.

Pour les ignorants d'une ignorance crasse, c'est du **patois:** voilà ce qu'en disent des Français de France. Nous empruntons à l'**Action Catholique:**

"M. Dupré, ancien président de la Chambre de Commerc, de Québec, s'exprime en un français d'une exquise pureté."—La **Petite Gironde,** 20 juin 1916.

"M. Dupré charme l'assistance par sa parole classique, où les vieilles qualités de notre langue et de notre race brillent à plaisir."

—La **Liberté du Sud-Ouest,** 21 juin 1916.

"M. Edmond Dupré, ancien président de la Chambre de Commerce de Québec, qui est un orateur de grande envergure..."

"M. le sénateur Beaubien dont la voix émouvante, les qualités d'orateur, la conviction qu'il met dans ses paroles, attirent et retiennent l'attention..."—Le **Moniteur du Puy de Dôme,** 25 et 27 juin 1916.

"La série de ces éloquents discours fut clôturée par M. Edmond Dupré, ancien président de la Chambre de Commerce de Québec, un remarquable orateur qui dans un français d'une extrême pureté, dans une langue des plus châtiées, dit les raisons que les Canadiens ont d'aimer la France..."—Le **Petit Marseillais,** 5 juillet 1916.

"M. T.-C. Casgrain, ministre des Postes du Canada a prononcé ensuite, au milieu de l'émotion générale, un remarquable discours.."

—Le **Sémaphore de Marseille,** 5 juillet 1916.

"... Au dessert, des discours très applaudis ont été prononcés par M. Doussand, adjoint au maire, M. le Préfet, M. Gaulard, président de la Chambre de Commerce, M. Dupré, vice-président de la Délégation canadienne, et M. Beaubien, sénateur de Montréal. Nous regrettons que la réduction de notre format ne nous permette pas de les reproduire. Disons seulement que les allocutions des délégués canadiens, prononcées dans une langue digne des meilleurs auteurs français, et dans lesquelles l'élévation des sentiments et la force de la pensée n'avaient rien à envier à l'élégance de la forme, ont profondément impressionné l'auditoire choisi qui les a entendues.."

—La **Dépêche Républicaine,** 17 juillet 1916.

Conclusion pratique: Quand vous entendrez des prétendus élégants de Winnipeg ou d'ailleurs vous parler du "Parisian French", collez-leur au front l'étiquette "ignorants", car ce sont des ignorants authentiques, et des ridicules par dessus le marché. Voyez-vous, ils sont de la race supérieure, des **thoroughbred à pedigree,** sauf votre respect.

LE FRANCAIS ET L'ALLEMAND A WORCESTER
(L'Opinion Publique)

L'une des conséquences du triste rôle que joue actuellement l'Allemagne sur la scène mondiale, c'est que la langue allemande perd chaque jour de son influence et de sa popularité dans les universités et dans les collèges des Etats-Unis.

Voici ce que la **Worcester Evening Gazette** disait, ces jours derniers à ce sujet:

Le nombre des élèves qui suivent les classes d'allemand, dans les écoles d'Amérique, décline de jour en jour. A priori, cette constatation peut paraître surprenante, car la langue allemande retient tout son charme et la littérature allemande est aussi intéressante que jamais. Quoi qu'il en soit, le sentiment anti-germanique est si prononcé que quand le directeur d'une école pose à un père de famille cette question: "Voulez-vous faire étudier l'allemand ou le français à votre enfant?" la réponse est presque toujours: "le français".

Même à Philadelphie, où la population allemande est si nombreuse, le déclin de l'allemand est manifeste. Et à New-York les Français ou Américains qui enseignent le français dans les maisons d'éducation se plaignent du fait que tout professeur d'allemand qui sait assez de français pour l'enseigner est affecté aux classes françaises.

A Worcester la situation est identique. Bien que le français ait été plus populaire depuis quelques années, cette popularité s'est grandement accentuée depuis trois ans. En septembre 1914, six semaines après que la guerre eut éclaté, une dame se rendit à l'école de la rue Sever et demanda à ce que sa fille soit versée dans la classe d'allemand: "Très bien", lui fut-il répondu, "il n'y a que sept élèves de première année dans cette classe: tous les nouveaux élèves préfèrent le français."

Cette année, dans les écoles préparatoires locales, écoles publiques, 125 enfants apprennent le français et 48 seulement apprennent l'allemand.

A l'école South High, le français est depuis longtemps plus populaire que l'allemand; cependant en temps normal la différence eût été moins prononcée. En février deux classes commencèrent à étudier le français. A cette école il y a quatre secondes classes de français et une seule d'allemand. En tout à l'école South High, 20 classes étudient le français; sept seulement y étudient l'allemand. A cette école il y a 390 élèves de français et 88 élèves d'allemand.

A l'école Bancroft l'histoire se répète. Le nombre des élèves de français est deux fois plus élevé que le nombre des élèves d'allemand.

Voilà l'exemple que nous offrent les Américains. Et pendant que ces derniers se donnent tant de peine à apprendre un idiome dont la prononciation leur est si difficile, combien il est pénible de voir nos jeunes gens s'efforcer de se défaire de ce même idiome qui leur assurerait une véritable supériorité intellectuelle.

LES ERREURS SUR LE CANADA

Il est difficile de faire disparaître de l'esprit français l'idée que le Canada est un pays de moeurs encore sauvages et peu favorisé par les outillages modernes. La visite de Botrel aux Indiens de Caughnawaga n'aura pas pour effet de faire disparaître ce préjugé en France, quand on voit un journal sérieux et sympathique comme "L'Univers", de Paris, terminer le récit de cette excursion par la remarque suivante:

"Chargé de nombreux présents et après des embrassades aux chefs indiens, M. et Mme Botrel **reprirent en pirogue la route de Montréal**".

Pas de chemins de fer possibles dans les environs de Montréal: encore les vieilles embarcations des sauvages.

"La Presse, 1903."

LE COIN DES DAMES

Un de ces jours derniers, je regardais, à la fenêtre, tourbillonner les feuilles mourantes qui en tombant couvrent la terre d'un immense tapis d'or. En dépit de la tristesse répandue dans toute la nature, je prenais un intérêt sinon gai, du moins captivant, à voir s'éteindre les derniers vestiges de l'été. Je me disais: il est bien juste ce rapprochement entre les saisons et la vie!

L'automne, n'est-ce pas en effet l'image des illusions perdues, de la fuite des jours heureux et insouciants de la jeunesse? Il en coûte tant de laisser ses rêves pour se donner tout à la réalité!

Alors qu'on est jeune — c'est le printemps, — on ouvre grand les bras à l'avenir qu'on entrevoit plein de promesses. Et l'on est sincère, en croyant que ce qui a fait le malheur des autres nous sera à jamais épargné. La vie nous doit d'être clémente... et on sourit de confiance.

Mais ce jour-là vient trop tôt que celui qui nous surprend à murmurer tout bas: C'est donc ça la vie? Puis on se demande comment cela est venu... Comment cela est venu? C'est si simple! Jour par jour, à chaque heurt, si léger qu'il soit, on sent quelque chose d'imperceptible d'abord, de plus marqué ensuite, se détacher de soi. Faut-il s'en prendre aux individus du changement opéré en soi? A quoi bon? Disons-nous plutôt que ça devait venir et que les hommes et les choses sont les facteurs inconscients de l'oeuvre accomplie.

Cela ne veut pas dire pourtant qu'on doive poser en désenchanté et essayer de détruire chez les autres le reflet même des illusions. Qu'on s'en garde bien. Sachons voir chez les êtres qui veulent rester "jeunes" malgré l'âge qui s'avance et les épreuves qui viennent avec lui, une lutte noblement livrée pour conserver toujours une teinte des rêves d'antan.

Hélas! puisqu'il faut nécessairement que le rêve fasse place à la réalité, entrons-y bravement sans s'attarder en lamentations à la Jérémie; c'est autant d'heures perdues qu'on devrait consacrer à l'amélioration de notre sort. Le règne du rêve étant fini, c'est le règne de la vaillance au front haut qui commence.

Soyons sérieux quand il est temps, mais je ne dis pas: soyons moroses. Non, c'est mauvais cela. Si l'on n'est pas gai, il faudrait le paraître — c'est dûr et l'on n'arrive pas du premier coup à telle vertu. Même s'il a fallu une fois pour toutes brûler ce qu'on a adoré, qu'on en prenne son parti: c'est sage.

Amies chères, en commençant ma causerie je n'avais nullement l'intention de vous entretenir tout du long sur les chimères qui peuplent le monde et les châteaux en Espagne qui s'édifient même en... Amérique.

Je conclus donc: mais ne rêvassez pas trop, surtout le jour; il paraît que ce n'est pas sain pour l'âme. Je dis quand même: bonne nuit, beaux rêves!

JACQUELINE DES ERABLES.

Le 2 octobre 1916.

QUESTIONS ENFANTINES

Il faut développer l'initiative de nos enfants et le rôle des jouets et des jeux est énorme dans la vie de ces chers petits êtres.

Les jouets développent les sens et l'imagination des enfants. Il est donc nécessaire d'étudier leur goût et leur penchant afin de choisir judicieusement ceux qui peuvent leur être utiles en approfondissant leurs premières observations.

Une quantité n'est pas bonne, car l'enfant ne sait où fixer ses idées. Il n'aime pas non plus les jouets compliqués; il préfère ceux qui sont simples et de bon goût. J'ai vu des petites filles rejeter avec dédain des poupées au visage difforme et hideux qu'on remarque souvent dans les étalages de nos grands magasins. Cela prouve que l'enfant, même avant quatre ans, a des conceptions du bien qui nous étonnent parfois.

Il faut que l'enfant joue. Les jeux fortifient son système, déterminent sa conduite avec les autres et éveillent sa volonté. Avant six ans les bébés préfèrent jouer seul. Après 6 ans ils aiment mieux les jeux en groupe. C'est alors qu'il faut choisir sagement, afin de mieux développer leurs talents et leurs qualités. La musique et la poésie entrent dans leur vie de tous les jours. Le chant surtout occupe une place importante. Un enfant, même avant six ans, comprend le rythme et l'harmonie. Il retient sans difficulté dans son petit cerveau nombre de vers qu'il récite avec gentillesse et nombre d'airs qu'il chante avec un ton parfait.

Il nous incombe donc de cultiver l'initiative de l'enfant en développant son amour instinctif du beau en lui procurant des jouets sensés et en laissant de côté ces chants niais qui ne disent rien au coeur et qui ne sauraient lui suggérer aucun goût artistique.

GERTRUDE.

CONTE VRAI

Elle errait à l'aventure la petite aux boucles blondes dans ce village où la mitraille ennemie avait détruit et les toits et les gens, cherchant sa maman bien-aimée, celle qui hier encore lui prodiguait les plus tendres caresses.

Pourquoi cette enfant seule dans ces ruines? Dans la précipitation de la fuite avait-elle été oubliée? Ou bien sa mère avait-elle été engloutie dans ces ruines fumantes?...

Triste secret de cette guerre terrible qui sépare sans merci ceux qui jadis vivaient des jours heureux.

Elle rode donc tremblante, affamée, épeurée, car il se fait tard et il fait sombre, quand tout à coup elle pousse un cri de joie. C'est qu'elle apperçoit son petit lit blanc, tout intact avec sa douillette de satin rose, que le destin a préservé du sort pitoyable du reste des choses. Elle sourit à cette relique de son chez elle et court se blottir dans son petit oreiller moelleux, oubliant dans un sommeil bienfaisant sa faim, son effroi et son abandon.

C'est là qu'à l'aube naissante du lendemain des soldats français trouvèrent la petite mignonne aux boucles blondes.

Gertrude.

L'ART A LA MAISON

Avantages de l'arrangement dans la maison

Le premier avantage de l'arrangement d'une maison est de la faire aimer; le second est de venir en aide à l'économie.

1o L'arrangement des provisions. — Telle chose demande un endroit sec, telle autre veut le soleil. Ces provisions ont besoin de l'ombre pour ne pas se détériorer et elles acquièrent par le temps une valeur qu'elles n'avaient pas tout d'abord. Ces objets d'un usage plus fréquent doivent être mis à la portée de la main.

2o L'arrangement des effets.— Il faut savoir les placer de manière à les avoir facilement et ne pas les mettre tous en désordre quand on n'a besoin que d'un seul; les plier de manière à ne pas les déformer ou les froisser; les caser avec un certain art qui flatte les yeux.

Dans une maison d'éducation on oblige chaque mois les élèves à sortir de leur armoire tout le linge qui s'y trouve; c'est d'abord pour nettoyer les cases, puis surtout pour accoutumer la jeune fille à placer son linge sans l'entasser, à le plier avec activité; on lui fixe un temps assez court pour ce travail.

3o L'arrangement des meubles. — Ceux qui doivent être recouverts de housses pendant que le foyer allumé pourrait les détériorer par la fumée, ceux qui demandent des soins plus fréquents à cause de leur délicatesse ou du fini de leur travail.

L'expérience, qui apprend toutes ces choses, exige qu'on ne retarde pas même un seul jour d'arranger chaque objet selon sa destination. Que de pertes, que de dépenses ont été causées par ce mot enfant de la paresse: demain! Le proverbe bien connu: **Ne renvoyez pas au lendemain ce que vous pouvez faire la veille,** devrait être chaque soir répété à la maîtresse de la maison; et celle qui ne veut pas se coucher sans mettre tout en ordre dans sa chambre est bien sûre d'avoir un sommeil plus tranquille et un réveil plus doux.

L'habitude de l'arrangement empêche que les objets ne se brouillent ou ne se perdent. Une place vide nous fait songer que tel objet nous manque et nous le fait chercher avant qu'il s'égare entièrement.

Elle accoutume surtout à ne jamais laisser ouverts des meubles qui doivent être fermés, à tenir sous clef tout ce qui peut tenter la cupidité ou la curiosité, et à inscrire non seulement les dépenses et les recettes, mais encore de temps en temps au moins, quelques-uns de ces petits accidents de la vie qui ont apporté à la famille une joie ou une peine.

"La Science du Ménage."

DE LA MODE

On remarque que la nouvelle silhouette "La Ligne" est adoptée par toutes les grandes couturières. Le type "Moyen-Age" a le corsage et l'empiècement du haut de la jupe (yoke) en une couleur et la jupe ample, d'une autre nuance, plissée sur cet empiècement.

Les robes qui se rapprochent du genre "Princesse" sont aussi très préférées; elles sont très seyantes malgré leurs lignes très simples. La serge, la gabardine, la popeline de laine, les lainages écossais alliés au taffetas, à la faille sont les tissus employés pour les robes d'automne.

* * *

Les manteaux ont une tendance à la Russe. Le velours de soie, le velours de laine, le drap "Bolivia", garnis de riches fourrures sont les tissus préférés.

* * *

Les accessoires qui accompagnent ces toilettes sont presque aussi importants que ces toilettes même, car des bottes, des gants ou sac à main dont la couleur jurerait avec le reste, gâteraient l'effet du plus joli costume.

Les bottes très hautes en deux tons, des gants lavables en chamois ou en peau prennent une importance capitale dans la toilette.

* * *

On remarque nombre de chapeaux dont la seule garniture est un voile orné de motifs de broderie légère.

Rien de plus pratique en cette saison qu'un peignoir ou une matinée en flanelle unie ou à fleurs. Les emmanchures assez larges, les manches très longues sont prisées pour les vêtements de ce genre.

* * *

Depuis que les jupes amples ont succédé aux jupes étroites, le jupon est devenu indispensable. Le plus pratique est celui qui est coupé en forme jusqu'à la moitié, que se finit en un volant très plissé; ou encore froncé ou plissé accordéon. Ce jupon sera réussi en taffetas caméléon en messaline, ou satinette.

RECETTES

Porc aux légumes

Ingrédients: Un morceau de porc (cotelettes); carottes; 1 navet; 1 petit chou; 1 oignon; sel, poivre et épices au goût.

Préparation: Faites rôtir au beurre le morceau de porc, préparez les carottes, navet, chou bien émincé; ajoutez ces légumes à la viande; assaisonnez avec sel et poivre et épices sans oublier l'oignon haché fin. Couvrez bien et laissez cuire environ une heure et demie en remuant constamment. Trois quarts d'heure avant de servir, ajoutez quelques pommes de terre.

* * *

Soupe

Ingrédients: 2 queues de boeuf; 2 carottes; 1 gros oignon; 1 petit navet; gros comme un oeuf de beurre; 1 cuillerée à thé de sel.

Préparation: Coupez les queues dans les jointures, lavez-les et asséchez-les, puis faites-les rôtir. Mettez-le dans une casserole à soupe avec les légumes qui auront été coupés en dés roulés dans la farine et rôtis dans du beurre. Couvrez avec 4 pintes d'eau. Ajoutez le sel et laissez bouillir cinq heures. Passez au tamis et faites refroidir. Lorsqu'elle sera froide, écumez la graisse et vous aurez une soupe qui se conservera plusieurs jours dans une place fraîche.

* * *

Biscuits

Ingrédients: 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; 2 cuillerées à soupe de beurre; 1 cuillerée à thé de sel; assez de lait pour faire une pâte molle.

Préparation: Mêlez bien les ingrédients secs. Ajoutez le beurre et le lait graduellement, coupez et faites cuire dans un fourneau chaud.

LE PAPE

(La Croix, Paris)

Voici deux ans, parmi les premières douleurs et les premières atrocités de la guerre, se levaient une consolation et une espérance. L'Eglise, depuis quelques jours orpheline, avait retrouvé son père. L'immense communauté des fidèles invoquait au ciel un saint de plus; elle possédait sur la terre un nouveau pasteur.

La France, au milieu du concert des peuples chrétiens, se plaisait à saluer, dans l'élu du Conclave, un ami.

Certes, elle n'ignorait pas que Benoit XV ne faillirait point à la haute et paternelle impartialité qui constitue l'un des premiers devoirs du pontificat suprême. Mais elle savait quelles sympathies profondes et anciennes attachaient à notre patrie le cardinal della Chiesa.

Ainsi donc, presque à la même heure, la France, endeuillée par la mort d'un père et abattue par la défaite de ses armes, recevait de Dieu la bienveillance du nouveau Pape et le réconfort de la victoire. Elle reprenait, dans le monde, l'autorité que procure le triomphe militaire; elle pouvait ressaisir, en même temps, le prestige universel que lui conféra toujours l'alliance avec la Papauté.

L'histoire découvrira sans doute que jamais la réconciliation de la France avec le Vatican ne rencontra si merveilleuse conjonction de facilités et d'opportunités. Le Saint-Siège y était manifestement favorable; il la préparait même, en notifiant à l'Etat "séparé" l'élection du successeur de Pie X. La souveraine et pressante importance de ce rapprochement frappait des regards aveuglés jusque-là par les partis pris antireligieux. Le peuple, tressaillant d'une sainte émotion, eût compris ce grand geste et l'eût même acclamé.

Pourquoi l'événement fut-il ajourné?

Ici encore, l'histoire nous révèlera probablement d'étranges mystères. Elles nous expliquera comment certains mots d'ordre, implicites ou formels, ont pu traverser les murailles de fer tendues entre les nations.

Le fait certain, c'est que, tout à coup, comme une eau souterraine qui transpire à la fois par tous les pores de la terre, on vit sourdre, à travers la France, une campagne antipontificale.

Des hommes et des journaux, qui s'étaient acharnés jusqu'alors à repousser le Pape du concert des peuples et à condamner ses interventions les plus légitimes, incriminèrent précipitamment le prétendu silence du Vatican. Puis, dès que Benoit XV eût ouvert la bouche, ils s'ingénièrent à torturer ses paroles, à fausser ses intentions. Enfin, quand ils se sentirent impuissants à déformer son langage, ils agirent à l'allemande: ils le supprimèrent.

Manifestement, ils craignaient que la Papauté ne s'élevât sur les peuples et n'attirât les âmes.

La Papauté, leur ennemie la plus redoutable et la plus abhorrée! La Papauté, résumé de l'Eglise et personnification du Christ! La Papauté, ce point surnaturel, où Dieu vivant en son Vicaire, se rencontre avec l'humanité, vivante en son Chef! La Papauté, qui condense toutes les haines, comme elle concentre tous les amours!

L'ennemi de Dieu faisait là sa besogne. Mais le chef-d'oeuvre de son génie satanique, ce fut de capter dans ses rets certains catholiques abusés, qui préférèrent à des avis réfrénant leurs instincts, des suggestions flattant leurs impatiences.

Ah! l'impatience! Quelle détestable conseillère! Elle n'est pas moins folle et néfaste, quand elle se mêle de blâmer les décisions du souverain Pasteur que lorsqu'elle s'avise de critiquer les plans du général en chef. On a tourné en ridicule, et combien justement, ces stratèges improvisés qui, du coin de leur feu, déclarent avec superbe: "Ah! si j'étais à la place de Joffre, je sais bien ce que je ferais!" Plus intolérables encore et plus fous, ces catholiques présomptueux qui, du fond de leur insuffisance, osent affirmer: "Ah! je sais bien ce que je ferais, si j'étais à la place du Pape!" Oui, plus insensés! Car, avec tout son génie militaire et toute l'étendue de ses renseignements, le commandant des armées n'est après tout qu'un homme, tandis que le Père commun des fidèles, assisté de l'Esprit-Saint dans le gouvernement de l'Eglise, est de quelque manière au-dessus de l'humanité!

Or, de même que le généralissime est tenu, pour assurer la grande victoire qui fondera la paix, de dominer nos fièvres et nos fantaisies, le Souverain Pontife doit s'élever au-dessus de nos ardeurs. Ni les batailles décisives ni les sentences immortelles ne sont des improvisations.

Autant qu'il est permis de juger de ces choses, il nous paraît que, par le feu du combat, le Chef de l'Eglise a surtout trois devoirs: affirmer les lois de la justice; implorer de Dieu la fin des hécatombes et le triomphe du droit; adoucir autant qu'il est en lui les cruautés et les douleurs de la guerre.

Or, ces trois grands devoirs, Benoit XV les a remplis avec une fermeté qui défie toute critique, avec un éclat qui détruit toute négation.

Les plus hauts témoins de l'âme belge, le roi chevalier et le pasteur intrépide ont rendu grâces à Benoit XV d'avoir condamné l'injustice ennemie. Les formules de prières ordonnées par le Pape attestent bien haut qu'en demandant la paix, selon son impérieux devoir, il réclamait le redressement des droits violés, la libération des peuples asservis. C'est par dizaines de mille enfin que des blessés, rendus à leur patrie ou soignés en terre franche, élèvent jusqu'au Vatican la voix de leur gratitude.

L'approche des anniversaires pontificaux nous rappelle le devoir de déjouer les complots ourdis contre la Papauté.

Cette oeuvre, au surplus, des milliers de nos frères en ont déjà reconnu l'importance; plusieurs même en ont entrepris la réalisation.

Naguère encore, une nouvelle association s'est fondée, que nous voulons recommander en ces anniversaires, à la fin de ces réflexions qu'elle complétera d'une conclusion concrète et pratique.

C'est au diocèse de Poitiers qu'elle a pris naissance, grâce à l'initiative de Mgr Humbrecht, héritier de ce chantre et de ce soldat du Pape qui se nomma le cardinal Pie. Déjà, enrichie de bénédictions pontificales et de précieuses indulgences, elle a recruté près de 10,000 adhérents.

Chacun d'eux s'engage à offrir, aux intentions du Souverain Pontife, par mois ou par semaine, une journée de communion, de prières et de pénitence. Il promet en même temps de travailler, selon ses moyens, à faire mieux connaître et donc mieux aimer le Vicaire de Jésus-Christ.

On ne saurait trop encourager pareille association. Le sol de France, dont elle a spontanément germé, est gonflé de sous propres à l'épanouir. Car, c'est Louis Veuillot qui l'a constaté, "le génie de la France est d'aller à saint Pierre... En France, quand on est chrétien, on est catholique, on est papiste."

Et ce n'est pas le moment de trahir cette glorieuse et féconde tradition.

De tout temps, la France a grandi par ses alliances avec la Papauté. Et, plus que jamais à présent, prier pour les intentions du Pape, c'est prier pour le triomphe et le salut de la patrie.

Prier aux intentions du Pape, c'est demander à Dieu la paix que nous désirons; car Benoit XV appelle une paix conforme à la justice et au droit des peuples. C'est implorer du ciel la réparation des crimes et le châtiment des coupables; car Benoit XV en condamnant la violation de la Belgique, a porté contre l'injustice allemande, un verdict souverain. C'est prier enfin pour l'accomplissement des plus hautes destinées de notre pays; car Benoit XV, en confirmant à la France le titre séculaire de fille aînée de l'Eglise, lui souhaite un avenir égal à son passé.

Prions donc pour le Pape! Accumulons entre ses mains cette incomparable puissance de millions d'hommes implorant Dieu pour un seul homme! Prions pour le Pape, et que nos prières portent en sa faveur, ce fruit normal, dont l'absence accuserait la stérilité de nos âmes: l'action!

François Veuillot.

UNE ECOLE D'AUTREFOIS

Dans l'école que M. le protonotaire J.-F. Perrault fonda à Québec en 1830, c'est lui qui fournissait tout pour les besoins des classes, livres, papier, plumes, ardoises, crayons, encre, etc., etc. Même il vêtissait les plus nécessiteux. Chaque semaine, le samedi, une voiture chargée de souliers de cuir de boeuf, appelés **souliers sauvages,** chaussure ordinaire du peuple, venait en distribuer une paire à quiconque en avait besoin...

Les commençants apprenaient à écrire sur le sable! Leur table était munie d'une tablette avec un rebord sur laquelle, à l'aide d'une petite pelle on prenait et étendait une couche plane de sable blanc sur un fond peint en noir, sur toute la longueur. Les lettres étaient formées avec l'index, en copiant le modèle écrit sur un petit tableau noir, en face des élèves. Le moniteur passait en examinant les formes tracées, faisant recommencer les lettres mal faites. Ce mode d'écrire donnait de la souplesse au bras, pour apprendre à écrire couramment et avec vitesse, en pratiquant ensuite à copier diverses figures contournées à la plume et faisant ce que les enfants appellent des **fions.** Notons, en passant, qu'on se servait alors exclusivement de plumes d'oies, les plumes d'acier d'aujourd'hui n'étaient pas encore inventées, et c'était un art que de bien tailler une plume.

P.B. Casgrain.

"Vie de J.-F. Perrault."

ACADIENS DE LA LOUISIANE

Nous lisons dans un journal quotidien: "Fidèles à la foi des ancêtres, terriens dans l'âme, les Acadiens de la Louisiane forment, aujourd'hui, la majorité dans un bon nombre de paroisses de l'ancienne colonie française. Ils ont même gardé, non seulement la langue maternelle, qu'ils parlent encore à la campagne surtout, mais même le pittoresque parler du terroir acadien. Ils disent couramment encore, — nous l'avons entendu de nos oreilles, — "naviguer" pour voyager, "partance" pour "départ", "chandelles" pour "cierges", "drès" pour "dès que", "amarrer" pour "attacher", un chemin "mauvais", "être dans les fardoches" pour être dans l'embarras, "frette" pour "froid", etc. L'émotion nous gagnait, malgré nous, lorsque nous entendions sortir de la bouche de ces braves campagnards louisianais, ces vieux parler des ancêtres, qui est aussi beaucoup le nôtre et qui nous rattache si fortement, Acadiens et Canadiens-français, à ce passé chargé de gloire qui est notre patrimoine commun.

"La race acadienne a l'honneur d'avoir fourni à la Louisiane des hommes d'Etat comme les gouverneurs Thibodaux, Mouton et Hébert, et des magistrats distingués comme MM. A.-A. Breaux, juge en chef actuel de la Cour Suprême de l'Etat, Aucoin, de la Nouvelle-Orléans, et Caillouet, de Thibodaux."

"Revue Populaire."

NOS VIEUX REGISTRES

Quantité de nos vieux registres paroissiaux ont disparu. Qu'en a-t-on fait? Voici une réponse:

On a trouvé à Montréal, dans un magasin de bric-à-brac, un cahier de trente-huit années de registres de la paroisse du Cap-de-la-Magdeleine, (1673-1711). A l'Ile-du-Pas, le Père récollet qui desservait cette paroisse a employé les registres au "tapissage" d'une armoire; le même chose est arrivée au Cap-de-la-Magdeleine, ainsi qu'en fait foi une note du grand-vicaire Saint-Onge: "Ne cherchez pas les registres, ils ont servi à tapisser la sacristie."

Fabien Vanasse.

"Notes historiques sur la Paroisse Saint-Guillaume d'Upton, par F.-L. Desaulniers."

Nos Soeurs Missionnaires en Chine

Le travail de nos religieuses à travers le Canada est admirable, mais cet immense champ d'action ne suffit pas à leur zèle. De Québec, les Soeurs blanches prennent leur vol vers les régions d'Afrique; de Montréal, les Soeurs de l'Immaculée Conception s'en vont en Chine fonder des oeuvres qui font grand honneur à notre pays et à son esprit apostolique.

Dans ce numéro consacré spécialement à l'oeuvre de la Sainte-Enfance, on nous permettra de citer quelques pages de nos vaillantes Canadiennes travaillant en Chine. On y touchera du doigt l'opportunité de la Sainte-Enfance, oeuvre si chaudement recommandée par nos Seigneurs les évêques et par Sa Sainteté le pape Benoît XV.

"En 1914, écrit une religieuse de l'Immaculée Conception, nous avons pu procurer la grâce du baptême à 1,667 petits enfants que nous avons achetés de nos deniers, ou plutôt de ceux que nous ont fournis nos charitables bienfaiteurs. Un certain nombre d'adultes confiés à nos soins ont aussi reçu le sacrement de la régénération.

"Sait-on comment nous parvenons à recueillir ces légions de nouveau-nés auxquels nous procurons avant tout la grâce du baptême? C'est au moyen de nos glaneuses d'enfants que nous les recrutons. Ces femmes, mues par le désir d'un gain qui, pour chacune de leurs précieuses trouvailles, peut varier de 20 sous à 1 ou 2 dollars, parcourent en tous sens la ville de Canton et les campagnes avoisinantes pour y ramasser ça et là, tantôt le long d'une rivière ou tout au fond d'un marais, tantôt dans une encoignure de maison, le pauvre petit être qu'on y a jeté parce qu'il n'a point sa place au foyer. Seules, pour l'ordinaire, les petites filles sont ainsi exposées sur les chemins: on ne songe guère à se départir d'un garçon. La cueillette terminée, nos chercheuses croient devoir faire le triage. Comme le disait notre compte rendu de l'année 1914, inséré dans les **Annales** de février, les enfants en condition de vivre sont portés aux crèches des protestants, qui ne reçoivent que celles-là et en peuvent donner un meilleur prix que nous, vu les sommes considérables que leur fournissent l'Angleterre et les Etats-Unis. Quant aux autres, elles nous sont destinées et vendues, on le sait, pour vingt sous (monnaie chinoise). Ce n'est toutefois qu'après avoir essayé d'en obtenir davantage qu'on nous les laisse à si grand marché: invariablement on nous dit, — alors même que l'enfant fut trouvée à quelques pas du couvent, — qu'on est allée le chercher bien loin et que, par conséquent, semblable course devrait être chèrement payée. Nous ne saurions nous laisser prendre au piège, la modicité de nos ressources nous mettant à l'abri d'un tel danger.

"Heureuses d'avoir acquis, moyennant quelques sous, un bien que Jésus-Christ est venu racheter de son sang, nous disputons à la mort nos petites moribondes, chez qui seuls de faibles gémissements trahissent encore un léger souffle de vie. Nous arrivant à demi mangées par ces innombrables rongeurs qui sont l'un des fléaux de la Chine, ou couvertes d'affreux ulcères, mal très commun chez les enfants de leur condition, la plupart ne peuvent, il va sans dire, attendre en sécurité le moment du jour où le prêtre viendra administrer chez nous le sacrement de baptême; un grand nombre reçoivent donc de l'une ou l'autre d'entre nous leur passeport pour le ciel. Quelques-unes, qui forment la rare exception, répondant à nos soins, survivent à leurs maux. C'est ainsi que l'année dernière, une trentaine de nos berceaux étaient habités par ces vaillantes petites créatures. Il faisait plaisir, entrant à la crèche, d'y voir ça et là une tête de sept ou huit mois faire légèrement effort pour se soulever et chercher du regard la soeur maîtresse du domaine. C'est là une bien faible proportion si l'on se rappelle le nombre considérable d'enfants recueillis au cours de l'année; ce résultat toutefois nous semble un succès.

"On se demande peut-être pourquoi nous aimons voir vivre ces enfants. C'est uniquement en vue du bien qu'elles pourront opérer un jour. Peupler le ciel de petites élues est assurément l'un de nos grands bonheurs; mais il nous faut aussi songer à la terre, et nous savons que c'est par l'éducation de la femme que nous assurerons le maintien des chrétientés chinoises. De bébés devenues bambines, nos petites filles passent à l'orphelinat, où elles pourront demeurer jusqu'à leur 18e ou 20e année. Parvenues à cet âge, elles ont à choisir entre les trois états de vie qui s'offrent à elles comme à toute personne jouissant de sa liberté. C'est là un privilège fréquemment refusé à la jeune chinoise.

"Celles de nos enfants qui le veulent sont mariées à de jeunes chrétiens que les Pères de la Mission doivent ordinairement diriger dans le choix d'une femme.

"D'autres parmi nos orphelines se sentant attirées vers la vie religieuse entrent dans la catégorie de nos "vierges chinoises", qui portent l'habit religieux, vivent sous une règle et font même les voeux de religion. Ces jeunes Soeurs indigènes sont pour nous de puissantes aides, surtout pour l'enseignement de la doctrine chrétienne.

"Celles enfin qui ont décidé de vivre dans le célibat tout en restant libres peuvent, si tel est leur désir, demeurer avec nous, à titre d'auxiliaires séculières.

"Que dire des bonnes vieilles que nous hospitalisons, lesquelles nous sont franchement attachées et se montrent très reconnaissantes des soins que nous leur donnons? La joie illumine leur figure, qui semble pour un moment retrouver les traits de l'enfance, quand nous avons la bonne fortune de pouvoir leur distribuer quelques friandises. Leur piété, à la chapelle, se traduit par de profondes révérences et prostrations, aussi bien que par des prières récitées, selon leur expression, à "grande voix". C'est ainsi que ces pauvres femmes attendent en paix le moment de la mort, goûtant déjà le fruit des sacrifices que leur a coûtés leur conversion au christianisme, à savoir celui de leurs grandes et petites idoles, et cet autre, non moins pénible pour elles, qui consiste à ne point manger "le gâteau de la lune" le jour où l'on fête cet astre.

• • •

Une autre religieuse écrit:

"A l'oeuvre depuis trois mois à peine, déjà j'ai pu sonder l'abîme de souffrances morales et physiques en face duquel je me trouve et je me sens pressée de l'irrésistible désir d'adresser à mes compatriotes un suppliant appel en faveur des malheureux à qui nous voudrions adoucir la vie présente et procurer le bonheur éternel.

"En ces temps difficiles, on parle beaucoup, au Canada, de pauvreté, de situations pénibles; mais que sont ces misères comparées à celles que nous rencontrons ici? Le lamentable état d'une société païenne est chose qu'on ne peut se figurer; c'est à tort que l'on se croit, à distance, en condition de le concevoir. Au soulagement des maux sans nombre et sans nom qui s'offrent ici à nos regards, de tout notre pouvoir, nous travaillons; mais que peuvent seize pauvres religieuses, quand surtout les protestants sont là leur disputant les âmes. Ceux-ci, au moyen des ressources considérables que leur fournissent leurs coreligionnaires d'Europe et d'Amérique, fondent des oeuvres qui entravent sérieusement notre action. Le Canada qui, je le sais, renferme grand nombre d'âmes apostoliques, pourrait actuellement suppléer la France et la Belgique, qui ont été jusqu'à présent les principaux soutiens des chrétientés chinoises.

"Enfin, à tous ceux de chez nous, qu'ils soient dans l'aisance ou dans la médiocrité, je dirais s'il m'était possible de le faire: "Les sommes ou les sous que vous employez à vous procurer des plaisirs d'un instant, apaiseraient ici la faim, apporteraient quelque adoucissement à d'horribles souffrances et deviendraient le grand moyen d'existence des oeuvres de salut que nous sommes venues opérer en cette lointaine contrée. A la vue du pitoyable état des nouveau-nés qu'on nous apporte chaque jour et qui, si nous ne pouvons les acheter au prix d'au moins dix sous, seront voués à une mort affreuse; au trépignement des bébés de nos crèches à l'approche du bol de riz ou de maigre soupe qu'on leur distribue et qui diminuera plus tôt que l'appétit de ces pauvres petites créatures auxquelles nous ne pouvons fournir la quantité de nourriture qu'elles réclament; au spectacle, enfin, de ces 240 femmes rongées de la lèpre, à qui, faute de ressources, nous n'avons à offrir que de durs grabats pour reposer leurs membres qui tombent en lambeaux; ... en face, dis-je, de ces profondes misères, tout coeur canadien, je le sais, se sentirait ému de compassion, il ne s'en trouverait point qui ne voulût soulager une telle indigence. Mais on ne voit pas et les gémissements ne se répercutent point au-delà de l'océan."

• • •

On nous saura gré, pour mieux apprécier le travail apostolique de nos missionnaires canadiennes, de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'extrait qui va suivre.

Les lépreuses sont parquées dans une île que l'inondation envahit souvent, ce qui aggrave encore la triste situation des malheureuses que le mal dévore. Ecoutons la Supérieure nous décrire l'état physique et moral de ses enfants.

"En vain, essayerait-on de décrire le pitoyable état physique de ces infortunées. Les unes voient tomber en lambeaux leurs membres, sourdement rongés par le mal qui, depuis de longues années, exerce sur elles ses ravages. D'autres couvertes, du sommet de la tête à la plante des pieds, de plaies profondes et purulentes, subissent un véritable martyre. La plupart à l'époque des "poussées de lèpre", qui se produisent au début des différentes saisons de l'année, sont prises d'une violente fièvre qui les fait sursauter sur leur grabat, et les affaiblit considérablement. A ce dernier mal nous pouvions, ces années passées, obvier dans une certaine mesure: mais nous nous voyons maintenant impuissantes à la combattre, la quinine et les divers médicaments que nous employons alors étant actuellement hors du commerce ou hors de prix, par suite de la terrible guerre européenne, dont nous ressentons ici le contre-coup.

Qui dira ce que sont pour quelques-unes ces pansements de plusieurs heures auxquels il leur faut journellement se soumettre. Enlever ces bandages qui emportent avec eux les chairs en décomposition, et découvrir ainsi des plaies qui, au contact de l'air, deviennent cuisantes, c'est, on le conçoit, aviver les tourments de ces pauvres patientes. Le religieux silence dans lequel elles se renferment en ces terribles moments, nous révèle l'étendue de leur courage. Si quelquefois, par exception, un gémissement, une larme ou ces simples mots: **ho tchi fâ**: "semblable au feu" trahissent leurs indicibles douleurs, la vue d'un crucifix ou quelques paroles de la soeur infirmière leur rappelant Jésus flagellé ou encore la récompense réservée à quiconque ressemble à ce divin Modèle, suffisent à ramener chez ces malheureuses le calme, la sérénité: on se ressaisit aussitôt, on s'accuse de faiblesse, de lâcheté.

"Plusieurs qui n'ont plus de pieds, se traînant sur leurs genoux, se rendent régulièrement à la chapelle, située à quelques distance des maisonnettes occupées par les malades. Ici, il faut être bien souffrante pour se résigner à perdre la messe et l'on pleure quand on n'y peut assister. Celles dont les doigts s'en sont allés l'un après l'autre, s'ingéniant à tenir une aiguille avec la paume de la main, nous offrent leurs services pour la confection des vêtements de leurs soeurs lépreuses. En vue de plaire à Dieu ou d'acquérir de nouveaux mérites pour la vie future, il n'est rien qu'on ne soit prêt à faire. Un certain nombre de malades, n'étant encore que légèrement atteintes, et pouvant s'occuper à divers travaux, reçoivent chaque mois du gouvernement un salaire de quelques sous.

"Récemment l'une d'elles vint, tout en pleurs, trouver l'hospitalière chargée des pansements, et lui dit: "Ma soeur, laissez-moi vous aider à laver les plaies. Vous ne le pouvez, lui répondit celle-ci, vous devez faire la cuisine, car vous êtes payée pour cela. — Oui, reprit la jeune lépreuse, je suis payée: avec de l'argent on achète des choses bonnes à manger; celles qui pansent les plaies ne reçoivent pas d'argent, elles; mais le soir, c'est le bon ange qui enregistre la journée de travail: cela vaut bien mieux que des sous..."

"Deux nouvelles chrétiennes s'étant, un jour de décembre dernier, prises de querelle à la suite d'un léger incident, furent, à l'heure du catéchisme, réprimandées par la vierge chinoise qui préside à la leçon. "Ce matin, leur dit-elle, vous avez scandalisé vos compagnes: il faut en leur présence réparer votre faute, vous demandant mutuellement pardon." L'une d'elles s'exécute sur le champ; quant à la seconde, elle ne peut se résoudre à s'humilier ainsi, — c'était là, à la vérité, une dure épreuve pour la fierté chinoise. — La petite vierge lui fait alors remarquer qu'elle ne pourra communier à Noël, puisqu'elle garde en son coeur un sentiment de rancune. A ces mots, la pauvre femme tombe à genoux au milieu de l'assemblée, et fait à sa compagne réparation d'honneur. Toutes deux allèrent ensuite remercier leur charitable maîtresse de leur avoir fourni l'occasion de se réconcilier.

"Parmi ces lépreuses il y a des perles, nous disait un jour le père aumônier. Je n'ai point vu d'âmes aussi belles au cours de mes dix années de ministère exercé dans des milieux plus favorisés des dons de la nature."

De la vie des premiers chrétiens, nous croyons retrouver quelque chose dans cette solitude où toutes, unies dans la prière et la souffrance, ne font qu'un coeur et qu'une âme.

"Mais la paix intime dont nous jouissons n'est nullement l'écho des événements du dehors. De toute part, depuis quelques semaines, nous arrivent des cris de guerre. Déjà, nos soeurs de Canton ont fui vers Hong-Kong, amenant à leur suite leur nombreux personnel. Nous ne pouvons faire de même. Que nous arrivera-t-il? Nous ne le savons. Sans doute, nous n'avons pas à craindre de voir notre île devenir le théâtre de quelques sanglants combats; mais si les hostilités se prolongent, où achèterons-nous des vivres? L'une des malades nous exhortait ces jours derniers à mettre nos vies en sûreté. "Pour nous, lépreuses, disait-elle, si le riz vient à manquer, il nous sera dur de voir souffrir les enfants; mais nous mourrons toutes, et puis ce sera le ciel..."

"Non moins redoutables que la faim nous apparaissent ces incursions de brigands auxquelles, plus que jamais, en ce moment, nous sommes exposées. Ceux-ci en temps de rébellion sortent d'ordinaire de leurs montagnes pour se répandre par toute la contrée, et nous savons que l'horreur d'une léproserie ne saurait les faire reculer. Mais à la garde de Marie Immaculée, notre île, aussi bien que notre institut n'est-elle pas confiée? Sous la protection de cette puissante Mère et patronne, nous attendrons paisiblement la fin de la tourmente révolutionnaire, dont nous ne pouvons encore prévoir les conséquences."

Sr St-Paul.

LETTRE DE MONTREAL

La bagarre d'hier

(L'**Action Catholique**)

Montréal, 5 octobre, 1916. — Pour la seconde fois en un court espace de temps, les Canadiens-français, à Montréal, se sont vus assimilés publiquement, par des Anglais ou des Irlandais, à la race canine, et chaque fois on a vu l'émeute de près.

Le premier incident se produisit il y a quelques semaines au pied du Monument de Maisonneuve, alors que des soldats irlandais semèrent à pleine bouche l'insulte contre les Canadiens-français; la seconde c'est hier; la scène se déroula en face et à l'intérieur même de notre Cathédrale catholique où des étudiants de Laval, ainsi que les dépêches le rapportaient brièvement, furent bâtonnés, assaillis et injuriés dans leur qualité de Canadiens-français par des policiers anglais ou irlandais.

Inutile de dire que ce dernier événement qui nécessita l'intervention de Mgr Gauthier et des professeurs de l'Université, fit renaître avec plus d'acuité le malaise provoqué par les invectives antérieures à l'adresse de notre race, surtout en un moment où le petriotisme est aiguillonné par le spectacle de souffrance subies par des frères éloignés.

Sans doute, nos étudiants commirent bien quelques légèretés que leur âge excuse; mais il semble acquis que la police provoquât ces scènes déplorables en commettant l'indélicatesse de faire suivre les étudiants qui se rendaient à la messe à la Cathédrale, par des voitures cellulaires, "comme on le fait pour des bandits" pour se servir d'une expression du maire. L'an dernier les voitures de patrouille avaient suivi le cortège des étudiants en une semblable circonstance et ceux-ci avaient fait savoir au chef de police que ce chaperonnage était inconvenant. Le chef l'ayant admis de bonne grâce, c'est avec une plus vive indignation, comme bien on le pense, que les étudiants constatèrent cette année qu'on venait de nouveau les escorter avec des "paniers à salade".

Aussi, les étudiants avaient à peine pris leur rang, rue Saint-Denis, en face de l'Université, que des protestations s'élevèrent contre la présence de la police; le défilé se mit en branle et, en même moment, on vit les agents en nombre se ruer au milieu des étudiants pour saisir un jeune homme qui s'était emparé d'une affiche. Une mêlée générale mit étudiants et policiers, arrivés en nombre, aux prises. Les nuages finirent par se dissiper et l'on constata que trois étudiants avaient été arrêtés.

L'on se remit en marche et maintenant, bien résolus de faire libérer les copains, dont la culpabilité était discutable et enfin on arriva à la Cathédrale. Les agents, dont deux avaient reçus des coups aux jambes et quelques contusions, commandés par le capitaine Dice, un canado-anglais ou irlandais, étaient visiblement courroucés.

L'air sentait la poudre et une seule étincelle pouvait tout embraser. Elle ne manqua pas de jaillir lorsque des marches de la Cathédrale, un morceau de vase, jeté par une main inconnue, vint s'abattre dans la rue sans cependant atteindre personne.

Ce fut un assaut général de la "force armée" vers la Cathédrale où retraitèrent hâtivement les étudiants qui, la messe finie, allaient sortir. Oubliant la sainteté du lieu, les agents foncèrent, furieux, pénétrèrent sous le porche, à l'intérieur des premières portes.

Là, les horions plurent, quatre ou cinq étudiants reçurent des coups de bâtons par tout le corps, l'un Rolland Simard, neveu de M. Simard, conseiller législatif, dut même être pansé en toute hâte à la sacristie, puis dirigé sur un hôpital, souffrant, croyait-on, tant ses blessures étaient hideuses, d'une fracture au crâne.

Avec les coups tombèrent aussi dûrement les paroles provocatrices des haines de races, paroles qui font des blessures souvent incurables. "Tuez ces m... Canadiens-Français!" dit un agent en anglais. "Ce sont des ignorants!" renchérit un autre. "Tuons-les ces (ici le mot qu'on ne dit même pas à son chien quoi qu'il le désigne bien) de Canadiens-français." toujours dans la langue de Shakespeare, si l'on peut supposer que le grand homme ait jamais parlé de cette façon.

Le bruit éveilla l'attention de Mgr Gauthier auxiliaire de Montréal, qui vivement s'interposa, ordonnant à tout le monde de s'en aller, poussant d'un geste énergique les grilles qui séparaient la police des étudiants et congédiant ceux-ci par les portes latérales. Sa Grandeur ramassa à ses pieds un bâton d'agent brisé et couvert de sang.

Dehors un groupement se forma vite; les jeunes gens, le coeur lacéré par les insultes, allaient peut-être faire des folies, mais le professeurs survinrent, leur conseillant d'être calmes. L'un de ceux-ci, M. le Dr Dubeau, professeur à l'école Dentaire et échevin, se rendit auprès du capitaine des policiers pour s'enquérir de l'origine des incidents. Le capitaine, qui avait évidemment perdu la tête, s'écria dans sa langue: "Mêlez-vous de vos affaires!"

Il ne restait plus qu'une chose à faire: aller protester auprès du Maire. C'est ce qu'on fit sur l'heure. Les étudiants, accompagnés de plusieurs professeurs, toujours suivis par les voitures cellulaires et d'une très forte escouade d'agents, se rendirent à l'hôtel de ville.

Reçus par Son Honneur et M. le commissaire Ross, chargé du service de la police, M. le Dr Dubeau, M. Victor Morin, et le Dr Deguise, tous professeurs, firent le récit des scènes que nous rapportons, s'élevant avec indignité et énergie contre la coduite pleine de provocations dès les débuts, des agents de police.

Le Maire se convainquit facilement de l'erreur commise en envoyant des voitures de patrouille comme arrière garde à la procession des étudiants, et déclara que les coupables seraient punis. M. Ross s'engagea de son côté à tenir une enquête sévère pour établir les responsabilités.

En attendant les esprits sont fort montés et seules des sanctions énergiques ramèneront le calme.
oowleNyRrj''aa?pdo,êmarch;j.êôc

FEUILLES D'ERABLES

En faveur de l'orphelinat Saint-Boniface

Avant même d'en connaître le résultat, nos profonds remerciements s'adressaient déjà à nos bonnes Dames Patronnesses qui ont été les organisatrices très actide ce jour de bienfaisance. En dépit des nombreuses difficultés qu'elles ont rencontrées dans l'organisation de ce "Tag Day", leur dévouement s'est fait généreux et il est couronné par un magnifique succès. Le plein montant ne nous est pas encore entièrement connu, puisque le revenu de quelques districts n'est pas rentré, mais disons dès maintenant, et avec fierté, que de Saint-Boniface nous revient le beau chiffre de près de 700 piastres, et du Norwood près de 200. En y ajoutant Winnipeg et ses environs la splendide somme dépassera les 2,000 piastres. Pour la première fois que nous recourons à cette industrie du "Tag Day" pour aider au soutien de nos chères orphelines, nous recueillons une abondante aumône, et c'est avec reconnaissance et un grand contentement que nous la verserons dans la banque du pauvre.

A notre bien chère présidente, à nos inlassables bienfaitrices qui ont travaillé vaillamment pour obtenir un si magnifique résultat, aux bonnes demoiselles qui les ont si aimablement secondées, à toutes les personnes qui ont bien voulu prêter un généreux concours à cette oeuvre de charité, nous adressons le plus humble, mais le plus reconnaissant merci. A tous ceux qui ont laissé tomber les dix centins dans la boîte des gentilles solliciteuses, qu'il nous soit permis de leur rappeler que la charité n'est jamais sans récompense. "Celui qui verse dans la main du pauvre s'amasse un trésor dans le ciel".

Les Soeurs Grises de la Maison Provinciale, Saint-Boniface.

A L'HONNEUR DE LETELLIER

Les Dames Patronesses de Saint-Boniface ne sauraient exprimer trop hautement l'appréciation de la générosité dont a fait preuve la charitable population de Letellier vis-à-vis nos chères orphelines. Une partie de cartes organisée par Mme D'Eschambault, de Saint-Boniface, est venue grossir de $58.75 le montant réalisé par la vente de feuilles d'érable du 7 courant. Tous ont rivalisé de zèle et d'empressement à l'appel si vibrant de leur bon et dévoué curé, Monsieur l'abbé Jutras.

Pendant cette charmante soirée il y eut vente de feuilles d'érable et il ne faut pas oublier le goûter délicieux don des dames et des demoiselles de la paroisse, qui fut apprécié par ceux qui assistèrent à cette fête de charité.

Les Dames Patronesses remercient donc au nom des bonnes et dévouées religieuses tous ceux et celles qui ont apporté leur part de zèle, de dévouement, de générosité, pour le succès de cette fête.

UNION METISSE

Il y aura réunion des membres de l'Union Nationale Métisse du Manitoba, le dimanche, 15 octobre 1916, dans la salle Lavoie, à Saint-Boniface, 27, rue Dumoulin, à 2 heures très précises de l'après-midi.

Tous les Métis sont instamment priés d'y assister.

Alex. Riel,
Président.

INSTITUTEURS BILINGUES

On demande des instituteurs bilingues. Dire la classe du certificat, expérience et salaire désiré. Références demandées.

Ecrire au Secrétaire de l'Association d'Education du Manitoba, Casier 20, Saint-Boniface.



Autour de la Ferme



"RIEN POUR RIEN..."

Penché sur une robuste gerbe qu'il venait de dresser avec orgueil, un cultivateur de Rimouski accueillait nos félicitations par cette simple remarque qui traduit tout son sens pratique de la culture:

—Si les gerbes sont plus drues qu'ailleurs, c'est tout simplement parce que la terre a été mieux travaillée et mieux fumée. Vous le savez, **on n'a rien pour rien!** Sur ce champ, l'an dernier, j'ai eu une belle récolte de plantes-racines, plus de trente charges à l'acre, et cette année, j'ai encore complété la fumure par l'apport de deux cents livres de bon phosphate...

—On voit bien, en effet, que l'épie est long, le grain lourd, et la paille solide. Vous aurez du grain de semence en quantité. Avec bien moins de travail, cette pièce va nous rapporter autant que les trois pièces voisines ensemble. Comme la terre est généreuse...

—Oui, interrompit notre homme, mais elle ne donne rien pour rien, fit-il avec une certaine ostentation.

—A qui le dites-vous! Vous prêchez à des convertis.

—J'emportai cette réflexion comme un solide gage des progrès accomplis dans l'interprétation des besoins du sol.

"Rien pour rien". Il faudrait faire admettre ça aux partisans de la culture routinière, qui croient que le sol n'a qu'à être remué pour produire indéfiniment. C'est le Dr Robertson qui comparait ces exploiteurs de sol à des exploiteurs de mines, à des "mineurs de surface", parce qu'après eux il ne restait que les vestiges d'une ancienne richesse, d'une bonne, veine, ou d'un filon productif.

Admettons qu'il y a des sols qui semblent défier par leur fécondité naturelle les lois les plus sûres de l'agronomie, mais un jour viendra où le capital de réserves nutritives sera disparu et la terre sera ruinée, comme se ruinent les plus vastes fortunes par les excès de ceux qui les détiennent...

"Rien pour rien". Songez donc à ces régions, fertiles autrefois, et que l'incurie ou l'ignorance des travailleurs du sol a presque transformées en déserts. C'est l'histoire d'une bonne partie de l'Afrique, de l'Egypte en particulier. Qui n'a pas entendu vanter la fertilité ancienne de la Palestine, de la Perse, de la Babylonie, etc.? L'importance agricole de ces régions est bien secondaire, de nos jours. Il y a déjà aux Etats-Unis et au C anada des fermes ruinées par une centaine d'années de mauvaise culture. Prenant à rebours la parole célèbre de Franklin, on peut dire que celui qui ne réussit à faire pousser qu'un brin d'herbe là où son prédécesseur en faisait pousser deux ne fait pas une oeuvre patriotique...

"Rien pour rien". Que ce mot nous guide dans l'économie et le soin que nous devons avoir de nos engrais. Songeons-y pour l'avenir de notre famille et pour notre honneur et notre prospérité nationale.

L'EDUCATION AGRICOLE

(Le **Progrès du Saguenay**)

"La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions; la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études."

C'est le grand Fénélon qui a osé dire cette vérité aux éducateurs de son temps.

Nous est-il permis, au commencement d'une nouvelle année scolaire, de la recommander à la sérieuse méditation de tous ceux et celles qui se dévouent à la formation de notre jeunesse agricole?

Nos campagnes, sources vives où se renouvellent les forces physiques et les énergies morales de notre race, nos belles campagnes, nos vieilles paroisses surtout, se dépeuplent de jour en jour au profit (?) des grandes villes!!!

Dans un pays qui, comme le nôtre, doit à son agriculture les garanties les plus nettes de sa richesse, peut-on le constater avec indifférence et croire que l'agriculture peut être désertée sans que tout notre organisme économique en ressente un contre-coup fatal?

Mais que faire pour arrêter la marche progressive de cette "fièvre de la ville" qui sévit presque à l'était d'épidémie dans nos campagnes? Hélas! le mal n'est pas superficiel et ce n'est ni un ni deux remèdes qui le guériront. Toutes les prescriptions des économistes doivent concourir à le combattre.

Le congrès agricole de Saint-Hyacinthe a prescrit, entr'autres remèdes, l'éducation agricole, et c'est bien trouvé. A des agriculteurs il faut une éducation agricole.

L'éducation agricole, qu'il ne faut pas confondre avec l'enseignement agricole ,comprend l'ensemble de toutes les influences susceptibles d'agir sur l'esprit et sur le coeur de la jeunesse pour la gagner et l'enraciner dans le sol natal. Provoquons l'amour de la vie champêtre, l'estime de la professions d'agriculteur dans l'école primaire d'abord. Insistons pour que l'enseignement ordinaire s'y inspire des choses de la vie rurale. Que l'atmosphère de l'école en soit pour ainsi dire imprégnée, et on fera ainsi de la famille rurale une unité forte, puissante, un bel arbre vigoureux dont les rameaux s'étendront sans se détacher.

Combien d'instituteurs et d'institutrices ont détourné, sans le savoir, leurs élèves des travaux agricoles et les ont déracinés du sol où ils auraient dû jeter de solides et profondes racines! La liste des déclassés en fait foi.

Portant pour tout bagage un diplôme de sténographie ou d'études commerciales, elles avaient cru monter d'un degré dans l'échelle sociale, ces pauvres innocentes victimes qui sont venus quémander à la ville une place quelconque dans un bureau d'affaires ou de compagnie de chemin de fer! Hélas! que de rêves se sont évanouis, auxquels ont succédé d'amères désillusions!

Nous avons quelques centaines de mille de jeunes ruraux, fils d'agriculteurs, dans nos écoles primaires et secondaires. Que fait-on dans ces écoles pour les retenir dans la noble profession de leurs parents?

Nous avons également quelques centaines de mille de jeunes filles vivant à la campagne. Que fait-on pour leur donner une bonne éducation agricole?

La fréquentation des écoles dites commerciales, est-elle la garantie d'une préparation suffisante pour le genre de vie auquel les enfants de la campagne sont appelés?

Avant de prendre des engagements avec l'instituteur ou l'institutrice, s'assuret-on s'ils comprennent la nécessité de donner aux enfants de la campagne une éducation appropriée à leur condition?

Il est important que ceux à qui nous confions l'éducation de nos enfants comprennent que "la différence de leurs emplois doit faire celle de leurs études."

"**Coopérateur.**"

L'HYGIENE A LA FERME

La vie est le plus grand bien et la santé la plus grande richesse pour nous tous. Quelle que soit la fortune, quels que soient les talents, tout disparaît, avec la vie. Et sans la santé que peut faire l'homme? Qu'il ait toutes les capacités imaginables il lui sera impossible de les faire valoir faute d'énergie qui, la première, succombe sous le choc de la maladie. Et que valent les millions contre les douleurs et la souffrance? Il est vrai que le riche peut s'entourer de petits soins, qu'il aura plus de sympathie, qu'il sera sans inquiétude pour les besoins urgents de sa pauvre vie; mais la souffrance, qui fait gémir le pauvre sur son grabat, tire la même plainte du riche sur son lit moelleux. En face de la souffrance, triste héritage de notre nature déchue, plus de distinction, ni de classe, ni de fortune, ni d'intelligence.

Donc pas de bonheur sans la santé. Et cette pauvre vie, malgré toutes ses misères, comme nous y tenons! Voyons ce moribond accablé par les souffrances. Il appelle la mort comme ultime délivrance. Adressez-lui un mot de consolation, faites-lui entrevoir un espoir de guérison et de suite la vie se ranime pour un moment dans ses yeux éteints.

Nous tenons à la vie par ses instincts dès notre naissance. Le nouveau-né aura un mouvement instructif pour se protéger si le bras de sa mère, qui lui sert d'appui, semble faillir, sous lui. Et le vieillard, tout courbé sous les ans, mettra toutes ses facultés en oeuvre pour sauver cette pauvre vie qui va bientôt lui échapper.

Il n'est pas jusqu'à l'avare qui en face de la maladie et de la mort, n'oublie son amour pour l'argent qu'il a amassé, souvent au prix de mille privations. Se voit-il frappé, il mettra tout en oeuvre pour sauver sa vie, dût-il y perdre toutes ses richesses tant aimées.

L'hygiène, pour donner une définition à la portée de tous, est la science qui enseigne les moyens de vivre vieux et de ne pas être malade. C'est cette science que nous étudierons dans une série d'articles et nous l'étudierons au point de vue de la campagne et du cultivateur.

Pour ceux qui ne voient dans le médecin qu'un marchand de pilules et qui l'estiment d'autant plus qu'il vend ses drogues meilleur marché, il paraîtra étrange de voir un médecin enseigner aux gens les moyens de ne pas être malades. Certains même, plus pratiques que les autres, se diront que ce pauvre docteur doit avoir une arraignée au plafond. Rassurez-vous. — Votre humble serviteur ne prétend pas être un grand savant pas plus qu'il ne prétend avoir un locataire dans sa boîte cranienne: il ne fait que remplir son devoir.

En effet le devoir du médecin ne consiste pas seulement à distinguer telle ou telle maladie, à la guérir ou au moins, à la soulager: il y a une autre obligation que nous contractons en acceptant la grave responsabilité de médecin. C'est celle d'instruire les gens en leur enseignant les moyens de garder leur santé, car il est plus facile de prévenir que de guérir.

C'est ce dernier devoir que nous allons remplir en étudiant dans cette série d'articles l'hygiène de la personne, de l'habitation et de l'alimentation.

Il est bien entendu que nous ne poserons que des règles générales qui, en médecine plus qu'en toute autre affaire, souffrent de nombreuses exceptions.

Loin de moi la présomption d'entraîner la conviction chez tous ceux qui me liront. D'ailleurs il y a trois sortes de lecteurs. Les uns lisent pour en retirer profit; ils sont accessibles aux idées des autres et sont prêts à les mettre en pratique. Une deuxième série comprend ceux qui admettent le bienfondé de ce qu'ils lisent, trouvent cela bien mais n'en mettent rien en pratique. Enfin vient la troisième catégorie, celle des gros cerveaux qui connaissent tout, qui savent tout et qui envoient promener sans cérémonie ce qui n'a pas éclos dans leur propre chef. Rien à faire avec ces derniers et je plains de tout coeur le bon vieux saint Pierre, quand, le moment venu, il sera obligé de les convaincre qu'ils doivent régler leurs petits comptes avec leur créateur.

Pour conserver la santé et la vie trois choses sont indispensables: du soleil, de l'air pur et de la nourriture substantielle. Les deux premiers nous sont amplement prodigués par le Bon Dieu. Quant à la nourriture il faut la gagner à la sueur de notre front depuis le triste égarement de notre grand père Adam.

De toutes les classes de la société le cultivateur est le mieux partagé sous ce rapport. Son travail s'accomplit sous les rayons bienfaisants du bon soleil. Cet air pur, chargé d'oxygène qui vivifie le sang, il le respire à pleins poumons au long du jour. Et sa terre généreuse lui fournit une nourriture abondante et saine qui entretient ses forces.

Cote du Grain

MARDI SOIR, 10 OCTOBRE 1916

	Déch'gé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	'Smutty'
BLE					
No 1 Nord..	168½	168	162	161	161
No 2 Nord..	166¼	165¾	160	158	158
No 3 Nord..	160½	160	156	150	150
No 4 Nord..	151		145		
No 5 Nord..	143		137		
No 6 Nord..	132		125		
Fourrage ..	110		104		
AVOINE					
2 C. W.	55½		53¾		
3 C. W.	54½		53¼		
Extra 1 four.	54½		53¼		
No 1 four. .	54¼		52¼		
No 2 four. .	54		51¼		
Rejeté	53¾				
ORGE					
No 3	96				
No 4	91				
Rejeté	79		74		
Fourrage ..	79		74		
LIN					
1 N. W. C...	228				
2 C. W.	225				
3 C. W.	200				
Rejeté	200				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre	168	55¼	228	96
Novembre ..	166⅜		228	
Décembre ..	160⅞	53⅝	224¾	
Mai	161¾	55½		

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

BETAIL

Mardi, le 10 octobre

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—
De choix ....$6.60 à $6.75
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.50 à $5.75

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—
De choix ....$6.50 à $6.75
Bon ....$5.75 à $6.00
Moyen ....$5.25 à $5.50
Ordinaire ....$5.00 à $5.25

De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.40 à $6.65
Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.50 à $6.00
Ordinaire ....$4.75 à $5.25

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—
Choix ....$6.00 à $6.10
Bon ....$4.75 à $5.00
Moyen ....$5.00 à $5.25
Ordinaire ....$4.60 à $5.00

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—
Choix ....$5.50 à $5.85
Bon ....$5.50 à $5.85
Moyen ....$4.50 à $4.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.25

De 800 à 1,000 livres—
De choix ....$5.00 à $5.25
Bon ....$4.25 à $4.50
Moyen ....$4.00 à $4.25
Ordinaire ....$3.25 à $3.75

Boeufs (Bulls)

De choix ....$5.35 à $5.65
Moyen ....$4.75 à $5.25
Bologne ....$4.00 à $4.25
"Cutters" ....$3.25 à $3.75
"Canners" ....$2.50 à $3.00

Boeufs (Oxen)

Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.50 à $5.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.85

Veaux

De choix ....$7.25 à $7.75
Bon ....$6.75 à $7.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv.
Prix ....$5.75 à $6.10
Bon. De 800 à 950 livres.
Prix ....$5.50 à $5.75

"Stockers"

De 450 à 800 livres—
De choix (breedy steers)
Prix ....$5.65 à $6.00
Moyen (taureaux) ..$5.25 à $5.50
Ordinaire (taureaux)
Prix ....$4.90 à $5.25
De choix (breedy heifers)
Prix ....$5.50 à $5.75
Moyen (taures) ....$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures) ..$4.75 à $5.00

Porcs

De choix ....$9.50 à $9.75
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$8.75 à $9.00
"Stags" ....$4.75 à $5.00
Truies ....$6.75 à $8.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix)
Prix ....$9.00 à $9.25
Agneaux de l'année (ordinaire).
Prix ....$7.00 à $8.00
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$7.75 à $8.25

LES PRODUITS

Mardi soir, 10 octobre

Beurre

Crèmerie, briquette fraîche.
Prix .... .37 ..
Man. (Solids — Prix du gros) .... .35 .36
De ferme .... .28 .30

Oeufs

No 1 frais. La doz. ..... .30 .32

Patates

Manitoba, 10 livres .... .75 .80
C-B. Au char. le bois .. .80 ...
Manitoba. Le boisseau.. .65 ..

Farine

Lake of the Woods Milling Co.—
Five Roses. Sac de 98 liv. ...$4.50
Lakewood $4.37½
Harvest Queen $4.25
Medora $3.65
XXXX $2.65
Western Canada Flour Mills—
Purity. Sac de 98 liv. $4.50
Medallion $4.37½
Three Stars $4.25
Maitland $3.95
Ogilvie Flour Mills—
Royal Household (98 liv.) ...$4.50
Mount Royal $4.40
Glenora $4.30
Centennial $4.30
Manitoba $3.65
Whole Wheat $4.25
Graham $4.25
XXXX $3.30

Alimentation

Son — en sac $24.00
"Shorts" $26.00
Avoine cassée $36.00
Orge et avoine $36.00

Foin

Naturel, No 1 ....$11.00
Naturel, No 2 ....$10.00
"Midland", No 1 ....$ 9.00
"Midland", No 2 ....$ 8.00
"Timothy", No 1 ....$15.00

Volailles vivantes

Poule No 1 du printemps ..$ .18
Poules No 1 .... .13
Vieux coqs .... .10
Canards No 1 .... .15
Cannetons No 1 .... .17
Oies No 1 .... .15

On instituera une enquête

Ottawa, 7. — Le gouvernement a décidé de nommer une commission qui étudiera les moyens de réduire le coût de la vie.

Les Camps de Misère

LES CAMPS DE MISERE

(M. Henri Galli, dans le **Matin**)

Quels sont les prétextes des lâches "représailles" dont les prisonniers français sont les victimes invoqués par les Allemands? Il n'est pas inutile, pour en faire justice, de les rappeler:

1o Séjour au Maroc d'un certain nombre de prisonniers allemands civils, envoyés du Cameroun et du Togo après la conquête de ces colonies.

Les camps de prisonniers au Maroc furent, on le sait, visités librement par les délégués neutres de la Suisse, et notre gouvernement a tenu compte scrupuleusement des observations présentées par ceux-ci.

En Allemagne, les délégués n'ont même pas accès dans les camps dits de représailles, où le garde-chiourme boche veut régner sans contrôle.

2o Un officier allemand a été condamné pour pillage par la justice militaire française et enfermé dans une prison de droit commun.

Le dit officier a été régulièrement et légalement jugé.

Or, il y a en Allemagne des centaines de prisonniers français qui, pour les plus futiles motifs, ont comparu devant les cours martiales et subissent de durs châtiments au cachot, dans l'obscurité, au secret absolu et au régime de famine.

3o Le gouvernement français, sans distinguer entre prisonniers nobles ou roturiers, riches ou pauvres, intellectuels ou manuels, les soumet à un régime d'égalité militaire: même installation, même discipline, même travail.

De l'aveu des inspecteurs neutres qui ont parcouru les camps, ces prisonniers sont traités avec humanité. Ils sont logés dans des bâtiments sains, ils sont nourris très convenablement et le travail qu'ils ont à accomplir, en proportion de leur force physique, n'a rien d'excessif.

L'état sanitaire est du reste bon dans ces camps, la mortalité infime.

Mais le gouvernement allemand ne saurait admettre ce qu'il considère comme une promiscuité. Il prétend nous imposer de créer un régime de privilège et de faveur au profit des prétendus "intellectuels", c'est-à-dire des classes supérieures, qu'il considère comme une élite. Le reste n'est pour lui que **servum pecus.**

La réclamation, tout à fait inadmissible et choquante, n'ayant pas été admise, le Boche ne s'est pas attardé à de vaines observations; il a donc imaginé, dans l'espoir de nous amener à céder, tout un système de tortures, avec un sentiment de cruauté raffinée.

* * *

En quelques jours, des centaines de prisonniers français, avocats, artistes, écrivains, ingénieurs, architectes, etc., tous ou presque tous de professions libérales, furent dirigés sur les fameux camps de représailles, en Prusse ou en Russie. Ils sont astreints, sous les peines les plus sévères, aux travaux les plus rudes, dans des conditions d'hygiène et de nourriture meurtrières. Les gendarmes les ont emmenés sans même leur laisser le temps de prendre ni vêtements chauds, ni couvertures.

La moindre résistance, nous ne disons pas la moindre révolte, a pour effet immédiat la répression impitoyable.

Beaucoup ont payé de leur vie un geste, une parole.

"Nous avons vu, m'écrit un de nos compatriotes évacué en Suisse, des malheureux attachés au poteau par une mince cordelette méchamment serrée; de pauvres malheureux, le ventre vide, s'évanouissaient sous le vent qui cingle et vous gèle des heures durant. Certains, sûrement, sont morts des suites de congestions attrapées dans ce cas. Malgré cela, monsieur, croyez-moi, ils n'ont pas toujours le dessus; nous les faisons marcher souvent, courir même quelquefois, et nous avons toujours su garder les coeurs bien haut, montrant en bien des occasions à ces impitoyables bourreaux que nous n'étions pas comme eux une race vilement asservie, et qu'on fouette, et qui marche." Pour se venger de cette ironie, les sous-officiers, et même les officiers du grade le plus élevé, avec une goujaterie de haute "kultur", tentaient de démoraliser nos soldats.

"Les sentinelles, m'écrit un prisonnier par l'intermédiaire d'un camarade rapatrié, nous rappelaient que nous étions battus, mais nous ne voulions pas les écouter; la plupart étaient de vulgaires et rustiques paysans. Mais que penser d'un général, venant au camp, et ordonnant à un interprète de nous dire que Verdun était tombé avec 180,000 hommes et que Paris était pris? On en riait, ce qui d'ailleurs le mettait en très mauvaise humeur. On peut se rendre compte du raffinement de la mentalité, même parmi l'aristocratie allemande, qui sans égard pour des gens désarmés augmente leurs souffrances par des paroles malheureuses, je dirai même idiotes. Nous avons subi les pires humiliations. Dans les baraques il nous était interdit de nous asseoir ou de nous coucher sur les paillasses avant six heures du soir; et, comme il y avait huit bancs pour trois cents hommes, il nous fallait rester debout. A l'extérieur c'était la même chose: interdiction de s'asseoir à terre.

"Nous avons été internés dans les baraques avec les Russes, afin qu'il y ait conflit entre nous. C'est à coups de poing et de cravache qu'on nous faisait quitter les baraques. J'en aurais trop à dire sur la misère et les traitements qu'ont endurés nos camarades Russes. Ces malheureux ne recevaient aucun colis et mangeaient notre pain moisi et bien souvent descendaient dans la fosse d'aisance quérir quelques morceaux de pain qu'on y avait jetés. Ils avalaient gloutonnement les têtes et les intestins des harengs. Pour la moindre faute, des punitions excessives sont infligées.

"**Le poteau.** — Le patient est attaché contre un poteau, les bras engagés et liés en arrière, le poids du corps reposant sur l'extrémité des pieds. La punition accomplie, ce sont des loques qu'on est obligé de porter dans les baraques.

"**La pelote.** — Le puni est lesté d'un sac de sable de 15 à 18 kilos et il fait, sous le commandement d'un Boche, des exercices excessivement durs: pas gymnastique et des mouvements de: debout, et: couchez-vous. J'ai compté un jour ce dernier mouvement deux cents fois.

"**La cellule.** — Le puni est enfermé dans un cachot sans lumière pendant plusieurs jours; le pain et l'eau sont la nourriture. Non contents de se servir de ces punitions, les Allemands emploient des moyens détournés, infligeant des punitions collectives; ils retiennent notre correspondance et nos colis. Les lettres nous parviennent souvent au bout de quarante et cinquante jours."

J'ai reçu des milliers de lettres. Il me serait facile de publier bien d'autres récits irrécusables, de citer bien d'autres témoignages. Je n'y insisterai pas aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est que les Français prisonniers en Allemagne, lorsqu'ils seront libérés, rentreront chez nous la haine au coeur et que les Allemands, tôt ou tard, payeront cher, en France et ailleurs, les atrocités qu'ils ont commises. Nous avons les noms des officiers tortionnaires, des chefs qui ont organisé et qui dirigent les camps de représailles. Il y a, dès maintenant, de graves responsabilités établies, des actes d'accusation écrasants.

Les alliés se sont concertés en vue d'un effort commun pour abattre l'ennemi de l'humanité, le gouvernement qui a déchaîné la guerre; ils ont entre les mains des centaines de mille de prisonniers austro-boches; pourquoi ne s'entendraient-ils pas en vue d'unifier les résolutions à prendre les concernant et d'exercer sans retard des représailles nécessaires plus que justifiées et efficaces, si l'ennemi ne met pas fin à l'odieux régime de ses camps de torture et de misère?

Cette question doit être et sera posée.

H. Galli.
Député de Paris.

CEUX DE DEMAIN

Deux enfants, un poilu de la classe 31 et une fillette du même âge, deux graines de Poulbot, jouent.

L'un est le mari, l'autre la femme.

Le mari est au front depuis le début de la guerre et, pour la première fois, il vient en permission. Aussi pensez quelle joie, madame!...

J'ai bien fait mon devoir, vois toutes mes décorations. J'aime la France!

—Moi aussi j'aime la France mon cher époux, répond la fillette, et j'ai bien fait mon devoir aussi. J'ai eu cinq enfants. Tiens, les voilà.

Yv. F.

LE CATHOLICISME EN ARGENTINE

(La **Croix**)

Le renouveau catholique

Nous venons d'être témoins d'un grand réveil catholique. Il présage, pour l'Argentine, des lendemains de gloire et de prospérité. La **Croix**, qui est le plus fier organe catholique du monde, prêtera volontiers sa voix autorisée pour chanter l'hymne du renouveau.

L'Argentine

Qui s'en fait une idée exacte en France? En tout cas, n'interrogez point sur elles nos étoiles filantes, et de piètre grandeur, qui ont nom Clémenceau, Jaurès, Caillaux ou même Baudin. Que de choses n'aurions-nous pas à dire sur leur passage!

Il y a vingt et trente ans, le nom de l'Argentine n'éveillait guère en nos imaginations que les immensités sans limites de la pampa, les troupeaux vagabonds et leurs gardiens habiles à manier le lazo. Le matérialisme mercantile d'aujourd'hui se borne à nous la présenter sous l'aspect d'une fourmilière commerciale où blé, maïs, viandes frigorifiées, etc., occupent tout l'horizon de la vie.

Mais les âmes? Que sont-elles? Que font-elles? A les bien connaître, nous comprendrons et goûterons mieux leur activité.

Sur un territoire qui est presque huit fois grand comme la France, la République Argentine ne compte pas plus de huit millions d'habitants. Les anciennes familles de souche espagnole ou celles qui comptent plusieurs générations dans le pays forment l'élément solide, original, catholique; des provinces, comme celle de Cardoba, sont, à ce point de vue, de parfaits gouvernements catholiques.

Par contre, les villes du littoral, que l'incessant apport de l'immigration a inondées d'une population hétéroclite, sont à l'image de nos cités européennes; et, entre toutes, Buenos-Ayres ressemble à Babylone.

Grave problème que celui de l'émigration! Le mirage de l'Amérique attire une foule de malheureux qui croient trouver au débarcadère, sous chaque pavé, des monceaux d'or et qui meurent lamentablement de faim. D'un autre côté, le gouvernement veut peupler cet immense territoire; il faut des bras aux exploitations agricoles: ouvrons donc toutes grandes les portes du pays; entre qui veut; malandrins et repris de justice, escrocs de haut vol et nihilistes peuvent en peu de temps obtenir le droit de citoyen. Imaginez ce que veut réaliser dans une population ouvrière affamée quelques agitateurs au nom bien étranger, comme Dickman! On craignit un moment que le socialisme n'en vînt à terroriser Buenos-Ayres; mais, grâce à Dieu, ce ramassis d'étrangers sans patrie ni lois blessa l'âme argentine dans sa fibre la plus délicate: le patriotisme; et nous voici en pleine ère de la réaction.

Les élections récentes pour la présidence de la République avaient mis en présence les vieux partis d'autrefois, réunis sommairement sous le nom de conservateurs, un parti plus jeune, les radicaux, dans lequel figurent de grandes notabilités catholiques, et les socialistes. Les radicaux triomphèrent de la coalition de tous les autres partis. Nous aurons lieu d'en reparler lors de l'intronisation du nouveau président qui est fixée au 12 octobre prochain.

Mais quelle est, au milieu de tout cela, l'action de l'Eglise catholique?

L'Eglise en Argentine

On pourrait dire que les événements d'hier ont révélé à l'Eglise toute la portée de son action. Elle en savait peut-être le détail; jamais l'ensemble ne lui était apparu sous le jour splendide où elle le vit le 23 juillet dernier.

Si les noms, les coutumes, les lois ont changé avec la proclamation de l'indépendance, l'Eglise d'Argentine n'en reste pas moins soumise au joug qu'elle subissait sous la vice-royauté espagnole: nous savons ce qu'était cette condition dans les monarchies du XVIIIe siècle.

L'Eglise forme donc un rouage de l'Etat. La tutelle gouvernementale n'est, pour le moment, ni rigoureuse, ni persécutrice; elle se contente d'endormir toutes les énergies. Pas d'histoires! voilà tout le programme: à le bien réaliser, l'Eglise méritera un satisfecit du gouvernement.

C'est donc par un travail humble, patient—et qui s'imposera longtemps encore—que le triomphe de l'avenir s'est préparé. N'oublions pas cependant une petite poignée de prêtres intelligents et d'un zèle magnifique qui ont commencé à sortir de la sacristie pour porter, jusque dans les rues, la bonne parole dans des conférences très écoutées. S'ils furent au triomphe, le 23 juillet, c'est qu'ils étaient à la peine depuis des mois. Et, à vrai dire, leur travail ne fait que commencer. Mais quel souffle désormais enflera leur voile!

Le centenaire de l'indépendance

Le 25 mai 1810 marque le premier effort de l'Argentine vers l'indépendance; mais le 9 juillet 1816 a voulu proclamer solennellement cette indépendance à Tucuman. Prêtres et religieux jouèrent dans cet acte un rôle principal; c'était justice de le rappeler; disons mieux, c'était sagesse de le proclamer à la face de ce ramassis d'exotiques naturalisés argentins, et dont les multiples tares physiques, intellectuelles et morales se parent volontiers d'un vernis d'anticléricalisme, qui est partout l'appât des imbéciles.

Il fut donc résolu que, les fêtes civiques une fois terminées, évêques, clergé, fidèles se réuniraient en Congrès eucharistique national, pour donner leur écho personnel et original au centenaire.

Le Congrès Eucharistique

Cette grande octave de la fête s'ouvrit par la consécration de la basilique du Saint-Sacrement élevée par la munificence de Mme Castellanos de Anchorena, et qui est d'une richesse royale. Tout ce que la société argentine compte de notabilités et de nobles familles s'y donne rendez-vous aux pieds du Saint-Sacrement. Les fils du vénérable P. Eymard y exercent un apostolat des plus consolants.

Chez eux se tinrent les sessions sacerdotales du Congrès qui compteront parmi les plus fécondes.

Je n'entre pas dans le détail des séances qui, très pratiques pour le pays, n'offriraient rien de nouveau aux lecteurs de la **Croix**, et j'en viens à la manifestation finale du 23 juillet.

Une communion de 5,000 hommes

La cathédrale était, ce matin-là, strictement réservée aux hommes. Collèges et écoles paroissiales devaient laisser toute la place aux chefs de famille. A la même heure, tous les évêques d'Argentine, avec le nonce, commencèrent la messe, et tous ensemble distribuèrent la communion. Plus de 5,000 hommes reçurent en même temps le Pain de vie et, dans ce pays de respect humain, confessèrent leur foi magnifiquement. Et qu'ils étaient heureux et fiers!

Cependant, c'était encore à l'ombre des murs du sanctuaire, dans l'obscurité des chapelles, que cela se passait. Il fallait sortir au grand soleil et s'affirmer.

200,000 personnes défilent devant le Saint-Sacrement

Jusque-là, les processions s'étaient déroulées dans l'enceinte même des églises ou, tout au plus, dans les rues adjacentes. Cette fois on allait tenter un grand parcours de la place de Mai jusqu'à celle du Congresso, en suivant, dans toute sa longueur, l'avenue de Mai, entre les monuments pavoisés de drapeaux du Pape et de l'Argentine, étincelants de mille lumières.

Devant la cathédrale, le Saint-Sacrement est exposé sur un reposoir mobile; prêtres et évêques en ornements lui font une magnifique garde d'honneur.

Et voici que devant lui commencèrent à défiler les bataillons enfantins par vingt de front. L'ordre est splendide, la tenue parfaite. Devant leur Dieu caché sous les voiles eucharistiques, ces petits portent la main à leur front dans un beau salut militaire; ils défilent ainsi longtemps et chantent à ravir.

Puis voici venir, en leurs costumes variés, toutes les écoles et Congrégations de petites filles: elles applaudissent et jettent des fleurs, et leurs chants ne s'interrompent pas.

Combien sont-ils tous ces enfants? Qui le dira? de 30 à 50,000 qui jouissent des bienfaits de l'enseignement libre, dans un pays où l'école laïque et neutre produit les mêmes ravages qu'en Europe.

Mais à ce spectacle de féerie en succède un autre qui arrache des larmes des plus rudes coeurs. Qui s'avance là-bas? On dirait les vagues de la mer qui ondulent à perte de vue. Musiques, chants, acclamations, les grandes eaux de la foi viennent battre les marches de granit sur lesquelles est placé l'autel du Saint Sacrement.

Ce sont les hommes qui s'avancent. Ah! je vous assure que l'heure est solennelle. Quoi, dans ce pays où hier encore le respect humain paralysait lèvres et bras, où le chrétien n'osait saluer quand il passait devant une église, ni répondre au malotru qui insultait le prêtre, ils se sont groupés, et pas un ne baisse la tête, et ils chantent! Tout à l'heure, entre les monuments de l'avenue de Mai leur immense choeur s'élèvera en une formidable ovation!

"Amor, amor, amor a Jesus", rediront-ils sur l'air de l' "Ave Maria", de Lourdes.

Et ils passent, ils passent toujours. Combien? 40, 50,000: qui sait?

Ils ne seront surpassés que par les femmes qui, derrière le Saint-Sacrement envahiront toute l'avenue de Mai d'une foule telle que jamais Bunenos-Ayres n'aura vu spectacle plus émotionnant dans son recueillement, sa prière ardente, sa fierté catholique.

Ces jours sont de ceux que le Seigneur fait pour infuser dans un peuple les saintes audaces de la foi et les énergies viriles.

Les autorités

De l'un des balcons de la Casa municipal, un auguste et ferme vieillard contemplait ravi ce défilé de la foi. C'était le sénateur brésilien Ruy Barbosa, que son pays avait député aux fêtes de centenaire argentin. Homme de magnifique intelligence, il est aussi grand catholique. Ses paroles, prononcées à la Faculté de droit de Buenos-Ayres, ont fait tressaillir les alliés. Mais Clémenceau se doute-t-il que ce noble et sublime esprit est un... clérical?

Derrière le choeur des évêques qui suivaient le Saint-Sacrement, on voyait trois ministres, ceux de la Guerre, de la Marine et des Travaux publics.

Les catholiques y ont vu et salué, comme un gage d'avenir, la présence du docteur Pelagio Luna, vice-président élu de la République pour la période de 1916-1922. Le docteur Luna est à la tête d'un Conférence de Saint-Vincent de Paul, et c'est un fervent de la communion fréquente.

Je passe sous silence le cortège des généraux, colonels et autres officiers de l'armée et de la marine.

Ce fut, dans toute sa splendeur l'hommage de la nation au Saint Sacrement.

Sur la place du Congresso

On se fera une petite idée de ce mouvement poulaire si l'on songe que, le parcours de la procession ne représentant pas un trajet supérieur à 2 kilomètres, le Saint Sacrement cependant n'arriva au reposoir que deux heures et demie après le début du défilé. Du monument des deux Congrès, sur lequel reposa la sainte Hostie le coup d'oeil était incomparable. Dans cette place immense à perte de vue, les foules ondulaient au souffle des cantiques comme comme dans les plaines sans fin de l'Argentine, les grands blés sous les fortes brises. Les musiques répondaient aux musiques; les échos se renvoyaient les chants; de toutes parts, les hymnes s'élevaient en une sublime mêlée comme à Lourdes dans les processions aux flambeaux du Pèlerinage National. Au loin, le Rio de la Plata moutonnait sous le vent aigu du soir tombant; mais son murmure n'était rien auprès de cette houle humaine où les âmes, soulevées d'un seul amour, acclamaient leur Dieu dans un fier élan de liberté et redisaient sans fin:

"Cantemos al amor de los amores."

Quatre fois, aux quatre angles du monument, l'archevêque de Buneos-Ayres souleva l'ostensoir au-dessus de l'immense foule et traça sur la ville et toute l'Argentine le signe rédempteur.

Alors, de toutes les poitrines, jaillit l'hymne national. Il donnait à l'acte des catholiques sa pleine portée: entre toutes les fêtes du centenaire, celle-ci était la plus parfaite; car, à la joie spontanée des âmes, elles joignait la rosée joyeuse et divine des grâces qui font les nations prospères, Dieu garde l'Argentine!

Ce que demain sera

Nul n'est prophète en son pays et guère plus à l'étranger. Inutile donc de tracer à l'avance une esquisse du mouvement catholique prochain en Argentine.

Ce que l'on peut dire cependant, c'est que le geste d'hier a porté un coup droit au respect humain qui était souverain sans conteste dans le pays. On ne se fait pas une idée de la campagne dirigée, de janvier à décembre, contre les catholiques dans toutes les administrations et officines. Et c'était pitié de voir tous les ratés, embusqués derrière un guichet, traiter de haut les catholiques comme être inférieurs.

Or, dès le lendemain de la procession, partout on se proclamait religieux, croyant, catholique. Cette disposition s'évanouira-t-elle au vent de la nuit? Ou bien les meilleurs d'entre les chrétiens sauront-ils lui faire porter ses fruits? Nous le verrons plus tard.

En tout cas, l'Eglise est sortie de la sacristie; elle a vu le grand jour et sa première apparition a été un triomphe sans précédent. Les âmes ardentes qui ont osé et qui ont triomphé si glorieusement savent ce qu'elles veulent. Dieu les a bénies. Avec lui et pour lui elles iront de l'avant. Nos coeurs les accompagnent.

. . . .

Comme vous y allez! me dira quelqu'un. Le clergé d'Argentine ne met pas à saluer la France la millième partie de l'ardeur que vous apportez à chanter la République des bords du Rio; bien loin de là!

—C'est vrai; mais oublions que le kaiser protestant est le nouveau Constantin du clergé de ce pays; et, pour nous, chantons la jeunesse éternelle de la foi et de l'Eglise partout où nous la rencontrons. Cela fait honneur à notre clairvoyance, à notre coeur fraternel et à notre sens catholique.

R.

PAROLES DE MINISTRES

(Le **Devoir**)

Nos ministres, de toutes parts, dès qu'ils parlent en public, tombent dans le même lieu-commun: la prospérité du pays, pendant la guerre. C'est un de leurs grands arguments.

M. Casgrain s'en sert, M. Blondin en use et en abuse, M. Patenaude construit presque tous ses discours là-dessus. Un journaliste libéral écrivait au temps de la guerre du Transvaal qu'elle était une excellente affaire pour le Canada, puisqu'elle faisait vendre du foin à nos gens. Or celle-ci leur fait vendre du foin, de l'avoine, du blé, des oeufs, du beurre, du fromage, elle permet à des fournisseurs militaires de se payer des dividendes de 900 pour cent; de sorte qu'à la juger à la mesure qu'employait pendant la guerre du Transvaal le directeur du **Soleil** d'alors, la présente guerre est une bien meilleure affaire que celle d'il y a une vingtaine d'années. Nos ministres se servent du même procédé, pour la juger, que l'ancien journaliste québécois. Il est aussi juste, — ou aussi faux.

* * *

Que le Canada fasse de ce temps-ci un commerce extraordinaire, personne n'en doute. Que ses exportations dépassent ses importations, tout le monde, à peu près, le sait. Que nos recettes douanières montent, par ailleurs, c'est certain. Est-ce à dire que tout cela fait la prospérité d'une nation?

Une nation dont le commerce augmente est prospère, quand elle exporte le surplus de sa production, et que ses exportations sont d'un caractère permanent. Nos exportations augmentent, personne ne le conteste, les statistiques sont là pour l'établir. Mais sir George Foster ne mettait-il pas un jour, il n'y a pas longtemps, le public en garde contre cette prospérité temporaire, cet enflement de notre commerce, qui devra s'affaisser, la guerre close? Il faisait à ce sujet, pendant la dernière session, des déclarations que MM. Casgrain, Blondin et Patenaude trouveraient profit à lire, s'ils ne les ont pas entendues.

Nos exportations, du reste, si elles comprennent pour une part des articles dont l'Europe a toujours besoin, comprennent aussi, de l'autre, des munitions de guerre, des fournitures militaires de tout genre dont la fabrication et le commerce cesseront, et les seront déjà en baisse. Nous avons fourni plus alors nombre d'obus, de projectiles, d'armes, d'exposifs et de chevaux pour l'armée. Ceci dégonflera le chiffre de nos exportations. Nos ministres y pensent-ils? Ils ne le disent pas et il n'y paraît pas.

Nous exportons de ce temps-ci des provisions de tout genre, pour des millions de piastres. Les marchands qui les achètent pour exportation s'en réjouissent. Nos ministres aussi. Est-ce à dire que ce soit une si belle prospérité pour la masse du peuple? En août 1914, le consommateur payait 4 sous et demi la livre de sucre, de 20 à 22 sous la livre de bacon, $5.35 le baril de farine de première qualité, 32 à 35 sous la livre de beurre, 18 à 20 sous la livre de jambon, et le reste à l'avenant,—et il trouvait pourtant que c'était déjà cher. Aujourd'hui, le sucre se détaille à 8 sous la livre, le bacon de 30 à 32 sous, la farine, $9.10 le baril, le beurre, de 43 à 45 sous la livre, — il touchera 50 sous d'ici un mois,—le jambon, 7 ou 8 sous plus cher qu'avant la guerre, — et cela, parce que nous exportons ce dont nous avons besoin nous-mêmes pour vivre. Si nous vendons le surplus de notre production, cela serait juste. Nous vendons toutefois des millions de livres de beurre tandis qu'il nous faut en importer pour nous, nous faisons de même pour les oeufs, le lard, les viandes de boucherie, nos troupeaux se dégarnissent, les prix montent, montent, ils monteront tant que la guerre durera, et, quand elle sera finie, prendront des années avant de se remettre à une baisse durable.

Certes, toutes ces exportations peuvent faire l'affaire des exportateurs, qui en tirent un joli bénéfice, de quelques milliers de producteurs, auxquels on paie plus cher que jamais de leurs effets. Mais le consommateur, l'ouvrier, l'artisan, le commis, le citoyen des villes ou des villages qui achète tout ce qu'il consomme, — et qui forment la masse, — ces exportations en mettent-elles plus dans leur bourse, pour payer les prix majorés qu'on leur demande de tout ce qu'ils achètent? La prospérité de quelques-uns, l'enflement du commerce de guerre que nous faisons, tout cela compense-t-il pour la dureté des temps, pour les salaires diminués, pour la cherté des vivres, pour la misère et la privation dont souffrent aujourd'hui, dont souffriront l'hiver prochain les familles pauvres ou de ressources exigées? Nos ministres évitent ce sujet.

* * *

Nous faisons de l'argent, soit. Mais n'en dépensons-nous pas bien plus? Nos recettes montent. Et nos dépenses? Et notre dette?

La guerre, à la fin de l'exercice financier actuel, nous aura coûté 400 millions. Nos recettes se sont-elles accrues de 400 millions depuis août 1914? Nos dépenses courantes montent, elles aussi. Nous dépensions pour nos affaires intérieures, pendant les exercices financiers 1911 et 1912, $247,728.00. Nous en dépensions $303,880,000 pendant les exercices 1913 et 1914. Pendant les années financières 1915 et 1916, nous en avons dépensé $345,888,000. La hausse est joliment accentuée, surtout quand on nous prêche l'économie, l'économie, l'épargne de tout. Pendant l'exercice courant, nous dépenserons en tout 450 millions au bas mot.

Nos revenus ne suffisent pas à payer tout cela, même grossis par des impôts de guerre de tout genre. Nous avons, depuis moins d'un an, emprunté 200 millions, au pays, à part des emprunts négociés à l'étranger. Nous devons en outre à la Grande-Bretagne, de fortes sommes pour fournitures militaires à nos troupes d'Europe, solde à solder, la guerre close, par Ottawa et le contribuable canadien. Et elles seront salées. Notre dette nationale est de plus du double de ce qu'elle était en 1914. Elle enfle d'une trentaine de millions par mois, — et nous en avons encore pour un an au moins de guerre, à ce prix.

Si c'est la prospérité, que de s'endetter, de payer plus cher tout ce qu'il nous faut, de solder chacun de nos exercices financiers depuis 1914 par un déficit de plus en plus considérable, de verser de nouveaux impôts, sans que les salaires montent et que les ressources des individus augmentent, certes, nous sommes prospères et très prospères. C'est du moins ce que disent les ministres.

Entre gens sensés, qui n'ont pas peur de la vérité et de la réalité, cela, pourtant, s'appelle, en bon français, être dans une situation dangereuse et difficile. Mais il ne faut pas s'attendre à ce que nos ministres, qui nous y ont mis et nous y tiennent, le reconnaissent. Il leur en coûterait tout de suite leur vie politique. Et ils aiment mieux ajourner leur décapitation aux prochaines élections.

Georges Pelletier.

EN PROVINCE

SAINT-LEON

C'est donc entendu! Il y aura bazar à Saint-Léon, les **lundi, mardi et mercredi, 16, 17 et 18 octobre.**

Les dames quêteuses ont fait de bonnes collectes et la liste des objets donnés pour le bazar s'allonge tous les jours.

Chaque soir le souper et le réveillon seront servis par une région déterminée de la paroisse.

On annonce que les veillées seront intéressantes — et même instructives. La cause de notre bazar étant si noble et si bonne, pourquoi n'aurait-elle pas ses avocats!

Et vive la veillée des **candidates** pour mercredi! Ces bonnes demoiselles, elles ont leurs petits secrets. Qui sait s'il n'y aura pas de surprises aux élections?

Donc à tous les amis la plus cordiale **bienvenue**. Que tous se rappellent que la cause nationale qui nous occupe vaut bien la peine de quelques sacrifices même dans une année dure. Ils n'auront que plus de valeur et seront d'autant plus appréciés.

* * *

Nous avons appris avec une vive satisfaction que le corps du R. P. Dom Benoit, qui est décédé en France l'année dernière, sera ramené en Canada. Conformément aux voeux unanimes et si touchants de tous ceux qui l'ont connu, il reposera définitivement à Notre-Dame de Lourdes, paroisse si admirable qu'il a fondée, sous l'église qu'il a élevée en l'honneur de Marie Immaculée, aux côtés de son neveu, le jeune Père Paul Benoit, au milieu de ses paroissiens qu'il a tant aimés et qui ne l'ont point oublié.

Saint-Léon fut la paroisse où Dom Benoit s'arrêta à son arrivée dans le pays, en 1891, il y a 25 ans, et d'où il se dirigea dans la forêt qui devait devenir Notre-Dame de Lourdes. C'est ici à Saint-Léon qu'il passa les cinq dernières années qui furent pour lui des années d'épreuve et de retraite dans la prière, pendant lesquelles il nous édifia si grandement. Après les paroissiens de Notre-Dame de Lourdes, ceux de Saint-Léon avaient la première place dans son coeur, nous le savons. De notre côté nous aimions à voir ce saint, comme on l'appelait communément, travaillant et priant au milieu de nous.

LAURIER

C'est avec peine que nous apprenons la mort de M. l'abbé Joseph Halde, décédé dernièrement à l'hôpital Saint-Boniface. Nous prions sa familles d'accepter nos sincères condoléances.

* * *

M. l'abbé Sabourin était de passage au presbytère cette semaine.

* * *

Le 24 de ce mois, à 8 heures du matin, M. Evariste P. Guay, opérateur à Canora, Sask., conduira à l'autel Mlle Jeanne Trottier, fille aînée de M. P. Trottier, ancien marchand de cette paroisse.

FANNYSTELLE

M. François Gauvin nous a quitté lundi dernier pour retourner dans sa famille à Moncton, N. B.

* * *

M. Adolphe Guyot, employé aux usines Weston, du Pacifique, à Winnipeg, est en promenade dans sa famille.

* * *

M. A. E. Hill, de Brandon, Man., est en promenade ici, par affaires.

* * *

Les Rév. Hogue, curé de Starbuck, et Allaire, curé de Haywood, étaient les hôtes de M. le curé Poitras au presbytère.

* * *

Mlle Célina Guilbault, de Winnipeg est venue passer la journée de lundi dans sa famille.

* * *

Mlle Yvonne Plourde, de Winnipeg, est en promenade depuis quelques jours chez sa soeur Mme Benjamin Arnal.

* * *

Après avoir passé une quinzaine en visite d'affaires ici M. Kaul, de Grand Forks, N. D., est retourné dans sa famille.

* * *

M. Marcel Mollot a eu sa possession un charmant troupeau de moutons, au nombre de 2,100. C'est un joli spectacle de voir le défilé matin et soir à la bergerie.

* * *

La Rév. Soeur Supérieure de la Maison Chapelle, couvent des RR. SS. Oblatesà Saint-Boniface, accompagnée d'une Rév. Soeur dont nous n'avons pu nous procurer le nom, est en visite au couvent de Saint-Joseph, ici.

* * *

Les élèves de notre école ont remporté un bon nombre de lauriers lors de l'exposition agricole du Club des Garçons et Filles qui a eu lieu à Elm Creek, samedi le 30 septembre dernier. Nous publierons plus tard la liste des prix et les noms de ceux à qui ils furent décernés.

* * *

On entend des bruits de mariages, de noces, que sais-je? La cérémonie aurait lieu dans une quinzaine, au dire de la rumeur. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet important de la matrimonie.

* * *

L'inspecteur de mauvaises herbes sème, paraît-il, parmi ses concitoyens, pour fins de discorde, le peu de mauvaise graine qu'il a amassé durant l'été. Les goûts ne se discutent pas. S'il aime les herbes, lui! Voilà pourquoi quelqu'un suggère de lui présenter un bouquet de "cactus" dont on est à faire la fabrication.

* * *

Tout le monde a le sourire sur les lèvres. Les battages sont recommencés!

* * *

M. H. Lessard, de Saint-Boniface, est en promenade chez sa fille Mme Maurice Piché.

Yvonnic.

LETELLIER

M. Alfred Saurette vient d'acheter 400 acres de terre: trois lots de rivière près des deux petites pointes.

Ce Monsieur est un de nos bons cultivateurs, et avec lui nous avons l'assurance que ces 400 acres pour lesquelles nous avions des craintes, resteront en possession française.

Nous devons des remerciements à notre député M. Jacques Parent. Il était propriétaire de ce terrain pour lequel il a dû refuser des offres nombreuses. Il a préféré vendre à un des nôtres.

ELIE

Nous avons appris avec regret la mort de notre dévoué et zélé pasteur, M. le curé Halde, à l'âge de 43 ans. Il desservait notre paroisse depuis le mois de janvier.

Nous perdons en lui non seulement un bon et dévoué curé, mais aussi un zélé défenseur de notre langue canadienne-française.

* * *

Nous attendons cette semaine avec grande impatience l'arrivée de notre nouveau prêtre, M. le curé Hogue qui, nous l'espérons, se plaira au milieu de nous.

* * *

Nous ne savons comment remercier M. le curé Bastien d'être venu dire la messe le dimanche et aussi quelque fois pendant la semaine, tant que notre regretté curé fut malade.

Une enfant reconnaissante.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Exposition. — Mardi avait lieu l'exposition annuelle du Club Agricole des enfants. Ca été un véritable succès. Il y avait 75 exposants. Les produits étaient très bons et fort bien exposés, ce qui n'est pas un mince mérite.

L'organisation de ces clubs agricoles, dûe à l'infatigable dévouement de M. I. Villeneuve, professeur au Collège Agricole, est appelée à faire beaucoup de bien chez les jeunes de la campagne. Avec le goût de la culture qu'il développe chez l'enfant, le club fournit à ses membres, et indirectement aux parents, une foule de renseignements sur la culture.

* * *

"XXXme exposition annuelle de la Société d'Agriculture de la division électorale de Morris." — Voilà, ce me semble, qui dit beaucoup à la louange de Saint-Jean-Baptiste. **Trentième** exposition **annuelle,** dans un jeune pays comme le nôtre, cela prouve que dès les débuts de notre paroisse, ses principaux citoyens, entendant bien l'intérêt de la paroisse rurale, ont voulu faire bénéficier le cultivateur de l'avantage d'une exposition où l'on **expose** des produits, et non pas où l'on s'évertue à présenter comme principale attraction des courses, des jeux et des amusements de toute sorte. Honneur à Saint-Jean-Baptiste qui n'a jamais perdu de vue le côté pratique d'une exposition.

Cette exposition a eu lieu mercredi, le 4 courant. Les produits agricoles étaient très beaux. Nous avons regretté cependant qu'il n'y eut pas un plus grand nombre d'animaux exposés, (à part les chevaux).

Il y eut conférence, dans la soirée. Invités à nous communiquer leurs impressions, Messieurs les juges nous donnèrent les instructions les plus utiles. Le juge des moutons nous dit que nous avions là de très beaux — et, se reprenant, "extra" beaux moutons, — tels qu'il n'en avait pas encore vus dans les expositions précédentes qu'il avait eu à juger. Cette louange s'adresse à M. J. Bacon, propriétaire de ces beaux animaux.

* * *

Améliorations. — On a commencé cette semaine à creuser un puits dans le village, pour l'utilité du public. C'est le fruit d'une démarche commencée il y a trois ans, et qui est en train d'aboutir. Ce n'est pas trop tôt, pour un gouvernement si pressé. Nous lui en sommes très reconnaissants quand même.

* * *

Banque d'Hochelaga.—A Saint-Jean-Baptiste comme partout ailleurs, je suppose, les choses changent, tantôt pour le pis, tantôt pour le mieux. Cette fois-ci, ca m'a l'air pour le mieux. Jugez-en. Nous avions autrefois deux hôtels avec débits de boisson. Tous deux sont fermés depuis 15 mois. L'un est devenu magasin général, avec excellente maison de pension attenante. Puis au lieu de lire "license hotel", comme enseigne de l'autre maison, de beaucoup la plus belle du village, nous lisons maintenant, écrit en lettres d'or Banque d'Hochelaga. Ne croyez-vous pas le changement heureux pour la prospérité de la place? Trop de nos gens, habitués autrefois à aller porter leur argent dans cette maison, y retourneront encore, mais maintenant pour y déposer leurs épargnes, et en retirer de l'intérêt.

* * *

En visite. — M. l'abbé V. Campeau, de Châteauguay, P. Q., est en visite chez son frère M. Félix Campeau, de cette paroisse.

DANS L'EST

Il se noie dans la rivière Ottawa

Ottawa, Ont., 4. — Un nommé William Murdock s'est noyé cet avant-midi dans le rivière Ottawa. Il a coulé à pic avant qu'on put lui porter secours. Il a fait un plongeon de cinquante pieds.

Agents assaillis par des soldats

Québec, 4. — Quatre détectives de la force municipale ont été blessés hier soir en opérant l'arrestation de trois soldats russes accusés d'avoir assailli une jeune femme. Les soldats assaillirent les agents avec leur baïonnette. Le sergent Beaudoin a été gravement blessés à la tête de même que le détective Lauréat Lacasse. Le détective Paquet eut deux doigts coupés et le détective Bussière fut aussi blessé à la main gauche.

La prohibition dans le Québec

Québec, 5. — Le cabinet provincia a rarement reçu une délégation plus nombreuse et plus influente que celle qui est allée lui demander la passation d'une loi prohibitive du commerce de liqueurs enivrantes dans la province.

Soldats condamnés au pénitencier

Québec, 5. — Les deux soldats russes arrêtés hier après-midi sous l'inculpation d'assaut grave sur la personne de quatre détectives ont été condamnés l'un à deux ans de pénitencier et l'autre à dix-huit mois.

Des élections d'ici un an

Toronto, Ont., 5. — Le **News,** dans une dépêche d'Ottawa, affirme que nous aurons des élections générales d'ici un an. Les libéraux, prétend-il, les imposeront au pays en refusant toute prolongation du terme du parlement.

DANS LE MONDE

Eaucourt pris par les Anglais

Londres, 4. — Eaucourt l'Abbaye est tombé définitivement aux mains des troupes anglaises. Depuis plusieurs jours une bataille intense était engagée pour la possession de cette position. C'est une nouvelle étape dans la marche des Anglais vers Bapaume.

La ruée sur Lemberg s'accentue

Londres, 4. — Après trois jours d'une lutte incessante et furieuse, les Russes ont remporté un important succès dans leur nouvelle ruée sur Lemberg. Ils menacent maintenant l'important centre de chemins de fer de Brzezany, à cinquante milles au sud-est de Lemberg.

Offres de l'Allemagne

New-York, 4. — Le correspondant de la **Tribune** à Londres transmet le cablogramme suivant:

Des agents allemands, agissant par l'intermédiaire du roi Albert de Belgique, ont proposé des conditions définies aux Alliés, au sujet de la Belgique, de la Serbie et de la Lorraine. Les Allemands évacueraient la Belgique et paieraient une indemnité pour les dommages causés par l'occupation militaire. Ils évacueraient aussi la Serbie, mais sans payer aucune indemnité. Finalement, ils restitueraient à la France l'Alsace et la Lorraine.

Gros succès près de Bapaume

Londres, 4. — Au nord de la Somme, les Français ont capturé une importante tranchée située de chaque côté du chemin Péronne-Bapaume, au nord de Rancourt. Ils ont fait plus de cent vingt prisonniers.

A l'avantage des Russes

Petrograd, 4. — Une bataille très intense se poursuit sur les lignes de feu à l'ouest de Lutsk et dans la région de la Zlota Zipa, en Galicie. Jusqu'ici l'avantage penche du côté des Russes qui ont fait quelques progrès, tout en éprouvant de lourdes pertes.

La retraite des Teutons

Londres, 4. — Les Alliés teutons ont ordonné l'évacuation des forteresses roumaines de Turtukai et de Silistrie, sur les bords du Danube. Récemment l'ennemi s'était emparé de ces villes, mais il lui est impossible de s'y maintenir par suite de l'invasion de la Bulgarie par les troupes russo-roumaines.

En marche vers Monastir

Paris, 5. — Les Alliés continuent à refouler les Bulgares en face de Monastir. Les troupes françaises traversent la rivière Cerna.

L'offensive se continue

Petrograd, 5. — Les armées russo-roumaines continuent leur offensive contre l'ennemi. Les Russes ont capturé six canons et les Roumains sept.

Défaite turque en Arménie

Petrograd, 5. — Reprenant subitement leur offensive à l'ouest de Trébizonde, les Russes, avec la coopération de la flotte, ont infligé une sérieuse défaite aux troupes turques.

La ruée sur Constantinople

New-York, 5. — On mande de Londres au **Herald** que le grand-duc Nicolas a quitté Trébizonde pour se rendre à Kieff où il doit prendre le commandement de nombreuses troupes qui avancent au sud, à travers la Bulgarie, vers Constantinople.

Conscription en Irlande

Londres, 5. — C'est la semaine prochaine que l'Angleterre devra décider si ou non elle imposera la conscription à l'Irlande. Les partisons de la conscription affirment hautement que l'Angleterre a un pressant besoin d'hommes.

Des sous-marins sur la côte américaine

New-York, 9. — On porte à neuf le nombre des navires détruits par les sous-marins allemands qui opèrent sur la côte américaine. Plusieurs navires de guerre des Alliés sont aux trousses de ces sous-marins. L'apparition de sous-marins allemands a causé toute une panique dans le commerce américain.

Transport torpillé

Paris, 9. — Le paquebot Gallia, croiseur-auxiliaire, portant deux mille soldats serbes et français, a été torpillé et coulé le 4 octobre par un sous-marin. Treize cents hommes ont été sauvés par un croiseur français qui se trouvait dans ces parages.

Les Serbes traversent la rivière Cerna

Athènes, 9. — Les Serbes ont traversé la rivière Cerna en deux points et avancent rapidement contre les positions bulgares.

Les Anglais font de nouveaux gains en Serbie

Londres, 9. — Les troupes anglaises qui ont traversé la Struma ont conquis plusieurs villages consolidant ainsi leurs premières positions.

Un seul sous-marin

Newport, R. I., 10. — Un seul sous-marin allemand a pris part au raid de dimanche dernier au cours duquel neuf navires ont été coulés.

Avance serbe

Londres, 10. — La situation des Alliés en Macédoine est très satisfisante. Ils ont fait durant la dernière semaine des gains qui ont consolidé leurs positions. Berlin admet que les Alliés ont pris pied dans le pays. Les Bulgares sont en pleine retraite.

Les Communes Anglaises

Londres, 10. — Les Communes anglaises reprendront leurs séances aujourd'hui. On s'attend à de très violentes discussions à la suite de la présentation de plusieurs mesures importantes concernant la guerre.

Les Roumains se maintiennent dans leurs positions

Londres, 10. — La bataille se poursuit toujours violente et acharnée dans la Transylvanie orientale. Les Roumains se maintiennet dans leurs positions sur les hauteurs de Petrosney. Les Allemands ont conquis une petite île du Danube.

POUR VIVRE VIEUX

Hygiène à la ferme

Le soin des mains, est d'une grande importance au point de vue hygiénique.

Peu importe que les doigts soient longs ou courts, que la main soit maigre ou potelé, qu'elle soit d'une blancheur immaculée ou qu'elle soit ternie par les rayons du soleil, que la peau soit douce ou rugueuse, une seule chose est de première nécessité: c'est que les mains soient nettes. Par main nette je n'entends pas non plus une main qui n'a aucune tache. Les mains peuvent fort bien être tachées par certains ouvrages manuels et être quand même irréprochables sous le rapport de la propreté.

Il ne faut pas confondre propreté avec coquetterie.

Certaines personnes sont très scrupuleuses pour les taches, celles qui paraissent bien entendu. Aussi sous prétexte de conserver leurs mains immaculées, évitent-elles tout travail domestique.

C'est un moyen de plus pour pratiquer le laisser-vivre par le mari. Mais en cela ne consiste pas le soin hygiénique des mains.

On peut avoir les mains propres et s'en servir, c'est-à-dire qu'on peut faire tout ouvrage qui se présente sans avoir peur et si elles sont tachées on n'aura aucune raison d'en rougir.

Le travail manuel honore l'homme au lieu de le déprécier et le travailleur a droit d'être fier de ses mains, quelque rugueuses fussent-elles.

Tout le monde admet qu'il faut se laver les mains mais tous ne savent pas faire cette toilette.

Décidément le pauvre docteur perd la tête, se dit plus d'un lecteur. On prend de l'eau et du savon et l'on frotte: rien de plus simple. Eh bien, essayez une petite expérience. Enduisez vos mains avec de la vaseline ou de la graisse puis lavez-les comme vous dites avec de l'eau et du savon et frottez-les 10 ou 15 minutes. Quand elles seront bien lavées d'après votre manière, asséchez-les puis examinez bien le tour des ongles.

Si vous n'y trouvez pas une belle couronne de vaseline je suis prêt à subir les conséquences de mon erreur.

Si la vaseline a pu échapper à votre lavage en se dissimulant dans ces recoins, les autres malpropretés pourront vous jouer le même tour. Il n'y a qu'un bon brossage des ongles qui pourra nettoyer ces replis. Pour cela une petite brosse de cinq sous sera suffisante avec l'eau et le savon.

Quand doit-on se laver les mains? Quand on les a sales bien entendu. Oui, mais plus que cela. Au moins trois fois par jour, avant chaque repas, on doit se faire un bon lavage des mains. Toute personne bien élevée se lave les mains avant de se mettre à table quand bien même elles ne sont pas apparemment souillées. C'est là un simple principe de politesse: c'est aussi une sauvegarde pour votre santé.

Il y a en effet les fameux microbes qui nous guettent partout. Et qui vous dit que dans vos pérégrinations vos mains n'ont pas donné asile à quelques-uns de ces petits êtres qui, pour n'être pas visibles n'en sont pas moins dangereux?

Soit au contact des malades, soit au contact de tout ce que vous avez pu toucher pendant la demi-journée, vos mains peuvent être contaminées et si vous n'avez pas le soin de leur faire un bon lavage, vous courez le risque d'envoyer promener votre machine quelques-uns de ces petits êtres malfaisants qui ne tarderont pas à vous prouver, chacun à leur façon que vous avez donné asile à de vilains pensionnaires.

Donc au point de vue de politesse et de la santé, il est, indispensable de se laver les mains avant chaque repas.

Et les ongles!

Il fut un temps où les ongles longs étaient de mise. Il était même du dernier chic d'avoir les ongles démésurément longs. Le notaire du village signait le contrat de mariage avec son ongle aiguisé, même au risque d'égratigner la future mariée en lui donnant le baiser traditionnel: le médecin se servait de son ongle monumental en guise d'instrument pour certaines interventions.

Depuis les découvertes de Pasteur il n'est plus permis de porter semblables griffes.

Trop de personnes cependant gardent encore leurs ongles longs et endeuillés. Et quand même ces ongles seraient d'une blancheur immaculée, ils n'en constituent pas moins des repaires de microbes qui ne guettent que l'occasion de jouer un mauvais tour. Aussi que de petites éruptions (boutons) à la figure ou ailleurs, sont transformés en érésypèle ou abcès quelconque, tout simplement parce qu'elles ont été écorchées par les ongles infectés.

Tout homme renseigné doit garder ses ongles parfaitement rasés, aussi près de la chair que possible de manière qu'il n'y reste aucune malpropreté et que l'on puisse atteindre le fond du repli à chaque lavage.

Ainsi les ongles seront toujours propres sans avoir recours à aucun outillage spécial, et seront moins dangereux pour leur porteur.

Et tant pis pour ceux qui comptaient sur leurs ongles noirs pour porter le deuil de leur belle-mère.

J.-P. Pageau, M.D.

UN MYSTIFICATEUR

Peu de mystificateurs ont possédé les talents variés de mon ami le major Pierre La Force, dit-il. Il avait le **knack** d'imiter la langue allemande et les idiomes indiens de manière à tromper allemands et sauvages.

Le chevalier Robert d'Estimauville ayant servi dans les armées prussiennes parlait la langue allemande avec facilité; nous lui dîmes un jour que notre ami le major, alors présent, possédait aussi cet idiome. Le chevalier commence aussitôt l'attaque, à laquelle La Force répond, avec un sérieux de glace, par une longue tirade.

—Vous parlez, monsieur, dit le chevalier, un langage corrompu, l'allemand de la Basse-Saxe; et, sur mon honneur, on ne vous comprendrait pas à la cour de Berlin.

Je le crois, dit humblement le major, la Basse-Saxe est la seule partie de l'Allemagne où j'ais fait quelques études de cette belle langue.

Lorsque le chevalier d'Estimauville sut que c'était une mystification, il en aimait peu la plaisanterie.

P.-A. de Gaspé.

Corrige les impuretés du sang. — Les impuretés du sang viennent d'un mauvais fonctionnement du foie. Des rougeurs et des taches à peine perceptibles dans la peau révèlent ce mauvais fonctionnement. On doit appliquer à ce mal un traitement interne et il n'y a pas pour cela de meilleur remède que les Pilules Végétales de Parmelee. Elles agissent directement sur le foie et en lui assurant un bon fonctionnement assure aussi au corps un sang pur. Les impuretés sont ainsi illiminées.

Les voix des enfants accusent les bourreaux

(Le **Journal**)

Tiflis, août.

Je croyais que mon enquête était close, je croyais avoir tout dit sur le martyre de la malheureuse Arménie!... Mais, à nouveau, il me faut y revenir; je dois une fois encore évoquer d'effroyables scènes, plus effroyables que toutes les autres, car les victimes en furent des enfants... Et ce sont des enfants qui me les ont racontées.

Ces enfants, je les ai visités, je les ai interrogés... La plupart d'entre eux, encore stupéfiés d'épouvante, n'osent parler; ils frémissent et s'affolent au seul souvenir de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont souffert. Une fillette de sept ans me dit: "Oh! j'ai vu beaucoup de choses horribles, mais je ne veux pas raconter... j'aurais encore des cauchemars..." Une autre de dix ans, nommé Païloun (Brillante) me répond simplement: "Quand on a tué mon petit frère dans mes bras, j'ai perdu ma langue... J'avais pu crier quand on a tué maman, mais plus après..." Sa langue s'embarrasse, elle se tait. Elle est restée muette pendant plusieurs semaines et maintenant, à la moindre émotion, elle perd la parole.

Voici le récit que me fit une fillette de treize ans nommée Areknazan, des événements qui se passèrent dans son village, à Liz, près de Van, au mois d'avril 19 :

"Une nuit, à minuit, on frappa aux portes. C'étaient des gendarmes turcs. Ils ordonnèrent aux hommes de se rassembler et d'aller au poste de police pour être interrogés, mais on les emmena dans la montagne et on les tua. Les Turcs revinrent au village et pillèrent tout. Au matin on nous proposa d'aller voir nos hommes dans la montagne. Nous ne savions pas ce qui était arrivé et nous avons couru pour voir nos pères et nos frères; mais, alors, les Kurdes nous entourèrent... et celles qui essayèrent de leur résister furent assommées à coups de pierres... Trois jours cela fut ainsi. Le troisième jour, au même endroit, nous avons vu des blessés qui étaient enterrés jusqu'aux épaules, dans une fasse. Ils criaient pour avoir à boire ou pour être achevés tant ils souffraient. Alors, on nous dit d'aller leur porter à boire et on nous donna des vases remplis de sang. Et les Kurdes riaient et nous disaient: "Faites-le leur boire, ça les rafraîchira!"

Une enfant de onze ans, Satenik, du village de Perkachen, m'a raconté:

"Les Kurdes sont venus; nous n'avions pas peur car ils sont entrés dans les maisons doucement, comme des amis.

"—Si vous avez des armes il faut les donner, nous dirent-ils, sinon tous vos hommes seront mis en prison.

"Quand ils eurent toutes les armes, ils rassemblèrent les hommes et leur déclarèrent:

"—La paix est faite. Nous allons fêter la réconciliation.

"Ils les emmenèrent. La nuit passa. Au matin les Kurdes revinrent avec les armes qu'ils avaient prises; elles étaient rouges de sang; c'était le sang de nos hommes qu'ils avaient tués, et ils nous ordonnèrent de les nettoyer en nous disant: "Nous ne voulons pas salir nos mains avec le sang des giaours!" Puis ils nous demandèrent à manger en ajoutant "Nous sommes fatigués. Nous avons bien travaillé. Chacun de nous en a tué trois ou quatre."

"Dans la maison voisine de la nôtre, on avait réussi à cacher deux frères dans le fumier, mais les Kurdes se sont emparés de la soeur et, comme elle se débattait et criait, les frères sont sortis de leur cachette pour la défendre. Les Kurdes les ont pris et les ont attachés chacun à un des bras de leur soeur et puis ils leur ont fait sauter la cervelle. La soeur est tombée évanouie, toute couverte de sang, en même temps que les frères tombaient morts..."

Une enfant de quatorze ans, originaire du village de Sipan, m'a dit:

"Quand les Turcs et les Kurdes entrèrent dans le village, j'ai caché mon père et mon frère dans le **tonir** (four à pain que l'on trouve dans chaque maison arménienne). Ils fouillèrent toute la maison. J'étais couchée sur le **tonir** comme si j'avais été malade et l'un des Kurdes me donna un coup de crosse sur la tête qui me jeta en bas (l'infortunée est devenue aveugle par les suites de ce coup). Alors la fermeture du **tonir** s'ouvrit par le choc et ils ont vu mon père et mon frère. Ils se mirent à rire:

"—Puisque tu les as mis dans un four comme du bois, nous allons le chauffer avec eux", me dirent-ils.

"Et ils attachèrent mon père et mon frère, et devant moi les brûlèrent vifs."

Une autre enfant de treize ans, nommée Zédren (Nectar), orpheline, était élevée à l'asile allemand de Van, lorsque les massacres commencèrent. La ville de Van se dépeupla rapidement. A l'asile, les orphelines terrorisées se demandaient ce qu'il allait advenir d'elles. On les embarqua enfin dans un bateau du port qui gagna l'autre rive, mais les Turcs s'y trouvaient déjà. Ils aperçurent le bateau et se mirent à tirer sur les enfants.

"Nous restions immobiles, me dit la petite Zédren, nous ne criions pas, nous ne pleurions pas. Je voyais tomber autour de moi sur le fond du bateau, toutes mes camarades. Le bateau se remplissait de cadavres. Alors, on nous ordonna de jeter les mortes dans le lac. Nous avons obéi. Nous ne savions plus si nous avions peur. Nous nous dépêchions. Près de moi, une de mes amies (elle s'appelait Naseli et avait quatorze ans), "travaillait" très vite. Elle était debout, sans prendre garde aux balles qui sifflaient autour d'elle et elle aidait à jeter les corps dans l'eau. Tout à coup, sa petite soeur tomba sur elle, tuée par une balle. Naseli poussa un grand cri, mais elle continua à jeter les corps dans l'eau quand la petite y eut été jetée aussi.

"La nuit vint. Les Turcs cessèrent de tirer. Nous nous endormîmes, mais pas Naseli. Elle restait debout près du gouvernail et continuait, muette, raide et les yeux hagards, à faire le geste de jeter quelque chose par-dessus bord. On ne put réussir à la faire finir, mais vers le matin on s'aperçut qu'elle n'était plus sur le bateau... Probablement elle s'est jetée à l'eau elle-même..."

Très simplement, avec un calme parfait, une enfant de quatorze ans, Sarra, m'a raconté ceci:

"C'était la veille de Pâques (1915). Les Turcs firent irruption dans notre village (Ardjich, sur les bords du lac de Van). Ils étaient armés. Ils rassemblèrent les hommes, les emmenèrent au bord du lac, les lièrent ensemble et les fusillèrent. Cela dura de 1 heure à 5 heures du soir et recommença le lendemain. Chaque soir, les soldats turcs venaient voir les femmes et apportaient à chacune une partie du corps de son mari, soit les pieds, soit les mains. Et ils donnaient des détails sur la façon dont ils les avaient martyrisés. Quand il n'y eut plus ni hommes ni jeunes garçons, un "Beg" vint au village. Il ordonna de rassembler toutes les femmes et toutes les jeunes filles sur la place de l'église. Puis il leur ordonna de se déshabiller complètement. Quand ce fut fait (on assomma celles qui refusèrent) on les mit par rang de taille et on les fit défiler devant le "Beg". Il les examina et les palpa comme du bétail. On rangea à part celles qu'il désignait et toutes les autres furent massacrées..."

Je m'arrête. J'ai reproduit ces récits malgré leur horreur. De tels faits ne doivent pas rester cachés. Il faut les divulguer pour que le monde civilisé, pour que l'histoire jugent les coupables.

Henry Barby.

MORT DU R. P. LEBLANC, O.M.I.

Montréal. — Mgr Charlebois, vicaire apostolique du Keewatin, vient de recevoir de son lointain diocèse des nouvelles qui ne paraissent guère laisser de doute, malheureusement, sur la mort de l'un de ses dévoués missionnaires, le R. P. Leblanc, o.m.i., dont nos lecteurs ont maintes fois entendu parler.

Le R. P. Leblanc, tout jeune prêtre, était depuis quatre ans à Chesterfield Inlet, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, au milieu des Esquimaux païens. L'éloignement, l'isolement font de ce poste l'un des plus difficiles de la région. Ces deux facteurs, le travail énorme qu'avait dû s'imposer le jeune Père pour apprendre la langue des indigènes, avaient fortement affecté ses facultés mentales, et Mgr Charlebois, pour lui permettre de se rétablir, l'avait rappelé au Pas. Le jeune missionnaire malade s'était embarqué à bord du "Nascopie" pour son voyage de retour.

D'après les renseignements fragmentaires qui sont parvenus à Montréal, il semble qu'il devait descendre à Port Nelson, mais le mauvais temps ne l'a point permis. Le lendemain matin, on constatait la disparition du pauvre malade. Tout laisse supposer que dans une crise il se serait jeté à la mer.

Le Père Leblanc était Français d'origine, et Chesterfield Inlet était sa première mission.

Vu ce matin, Mgr Charlebois a exprimé toute la peine qu'il éprouve à l'annonce de cette nouvelle. Très ému, Monseigneur a dit: "Je sens que mon vicariat perd, en la personne du R. P. Leblanc, un missionnaire dévoué, prêt à tous les sacrifices et aux plus grandes privations pour la conversion des pauvres Esquimaux infidèles. Je considère qu'il est victime de son grand dévouement pour le salut des âmes. J'espère que cette victime, unie au martyre des RR. PP. Leroux et Rouvier, o.m.i., hâtera la conversion de ces pauvres païens."

DANS L'EST

Les échevins vont protester

Montréal, 6. — On apprend que le conseil protestera cet après-midi de façon officielle contre l'auteur de la fausse nouvelle envoyée dans tout le pays par le correspondant de la Canadian Press au sujet des incidents de mercredi.

Commandes pour le pont de Québec

Québec, 6. — On vient de placer à Pittsburg des commandes d'acier pour terminer la travée centrale du pont de Québec. La compagnie Carnegie Steel laminera 5,000 de charpentes et de poutres d'acier.

Ceux qui sont aptes au service

Ottawa, 6. — On fera bientôt le recensement de tous les hommes en état de porter les armes. Les directeurs divisionnaires du service national doivent se réunir sous peu à Ottawa.

Sam Hughes de retour

Halifax, 6. — A près une absence de trois mois, Sir Sam Hughes, ministre de la milice, est arrivé cet après-midi à Halifax, de retour d'Angleterre et du front de bataille.

On veut deux mille marins

Toronto, 6. — M. Rupert Guinness, député anglais, a déclaré à un lunch du club Empire que l'Angleterre aura bientôt besoin de deux mille marins. Ces marins formeraient l'équipage de nouveaux navires de guerre sur le point d'être complétés.

Victimes de l'automobile

Montréal, 6. — Huit personnes ont été tuées et dix-sept autres blesées par des automobiles durant les derniers quinze jours. Des dix-sept blessés sept le sont grièvement.

Enterrés vivants

Montréal, 6. — En creusant un égoût à Lachine, deux terrassiers ont été enterrés vivants par un éboulis. L'un a succombé aux blessures reçues.

Bagarre à Montréal

Montréal, 7. — La mission prêchée par les Anglicans aux Juifs de notre métropole a plutôt un maigre succès et surtout elle ne plaît aucunement aux Juifs orthodoxes. Les Juifs attaquèrent avec des pierres la salle où se tenait la réunion à laquelle parlait l'évêque anglican. Toutes les fenêtres de cette salle volèrent en éclats et ce ne fut que l'intervention d'un nombreux corps de policiers qui put disperser les manifestants.

Retour du premier-ministre

Ottawa, 7. — Le premier-ministre est revenu à son poste après une vacance de deux semaines dans la Nouvelle-Ecosse. Il a eu une longue conférence avec M. Bob Rogers.

DANS LE MONDE

Victoire roumaine

Londres, 6. — Les Roumains ont remporté une victoire après trois jours de lutte dans la région de Paradj. Ils ont enlevé une série de positions austro-allemandes puissamment fortifiées.

Le "Franconia" est coulé

Londres, 6. — L'amirauté annonce que le "Franconia" de la ligne Cunard, employé au transport, a été coulé par un sous-marin allemand dans la Méditerranée. Une douzaine d'hommes seulement ont péri. L'équipage de ce navire se chiffrait à 302 hommes.

Progrès des Poilus

Londres, 6. — Le mauvais temps tient toujours dans l'inaction les troupes françaises. Néanmoins, les Français ont continué à progresser à l'est de Morval.

La famine aux portes de la Belgique

Londres, 6. — D'après le correspondant du Times à Lausanne, la famine est aux portes de la Belgique, par suite des réquisitions imposées aux vaincus par les Allemands. Pratiquement, on ne peut pas avoir de viande et le beurre est devenu très rare. Le café vaut $1.80 la livre, le chocolat $2.40, le sucre 72 sous. Le correspondant du Times prétend que le but des Allemands en affamant la Belgique est de forcer les Belges à demander la paix.

Les vivres en Allemagne

Londres, 6. — On éprouve de grandes difficultés à approvisionner Berlin, écrit le journal socialiste Vorwaerts. Depuis quelques jours l'approvisionnement des pommes de terre a été interrompu. L'on attribue cela au manque de fermiers.

Gros succès de l'emprunt français

Paris, 6. — Les rapports de Paris et de la province indiquent que le second emprunt de guerre aura un plus grand succès encore que le premier. On dit que l'or coule tout simplement à flot.

L'rlande aura le Home Rule

Waterford, Irlande, 6. — M. Redmond a déclaré, aujourd'hui, devant une assemblée de ses électeurs, que malgré la récente rébellion "qui a vu un regain inévitable de brutalités stupides et de passions enflammées", le Home Rule pour l'Irlande est assuré si l'Irlande demeure saine.

Il a affirmé que la conscription ne sera jamais appliquée à l'Irlande. Ce serait une folie que de le faire, car ce serait créer une nouveau conflit. Loin de hâter la fin de la guerre, ce serait la chose la plus fatale qui pourrait survenir, car elle serait combattue dans chaque petit village d'Irlande.

Vive activité de l'artillerie

Paris, 6. — Il y a grande activité de la part de l'artillerie devant Verdun. Les batteries allemandes assiègent la colline du Poivre.

Les Bulgares battent en retraite

Paris, 6. — Le long de la Struma, l'ennemi bat en retraite devant les troupes anglaises.

Gains russes au sud de Lemberg

Petrograd, 6. — En Galicie, les troupes russes ont gagné du terrain et capturé des positions austro-allemandes dans la région située au sud de Brzezany, au sud-ouest de Lemberg. Le long de la ligne, au nord, des contre-attaques arrêtent les Moscovites. Des furieuses batailles continuent au sud de Brody.

Les Russes avancent en Arménie

Petrograd, 6. — L'offensive russe se poursuit avec succès dans l'Arménie turque, dans le district à l'ouest et au sud-ouest de Trébizonde.

Les Roumains battent en retraite

Londres, 7. — Les Roumains ont été sérieusement vaincus au cours d'une grande bataille qui a fait rage pendant trois jours dans la Transylvanie orientale, sur un front de cinquante mille. Ils battent en retraite au nord de Fogaras. Les pertes des Roumains ont été très lourdes en canons et en hommes.

Avance des Poilus à Bouchavesnes

Londres, 7. — Les Français ont fait de légers progrès près de Bouchavesne. Ils ont abattu une machine allemande.

De l'**Echo des Gourbis**:

Entre deux poilus dans un poste d'écoute:

—Les Portuguais sont en guerre avec l'Allemagne.

—Ben, j'sais. Ils vont même participer à la lutte à côté des Anglais.

—Ah!

—Et on dit qu'ils viennent de décider l'envoi immédiat dans nos tranchées de vingt mille douzaines de portugaises!...

—Espèce d'huître, va!

PRESENTATION D'UNE LIMOUSINE A S. G. MGR L'ARCHEVEQUE DE SAINT-BONIFACE

Lundi, le 9 octobre, a eu lieu à l'Hôtellerie de la Trappe à Saint-Norbert une réunion intime, dont le souvenir demeurera longtemps dans le souvenir de ceux qui y prirent part. A l'issue d'un banquet offert et servi par les sympathiques moines du monastère de Notre-Dame des Prairies, un groupe nombreux d'amis de S. G. Mgr l'Archevêque, religieux, prêtres et laïques, lui fit cadeau d'une magnifique limousine. La présentation en fut faite par M. J.-W.-L. Forget, gérant de la Banque d'Hochelaga de Winnipeg. Il lut, au nom des souscripteurs, la délicate adresse suivante:

A Sa Grandeur Mgr Arthur Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

Le plaisir que nous avons goûté, il y a quelques semaines, en vous accompagnant à Cross Lake, chez le bon Père Lecoq, est toujours présent à notre mémoire, celle du coeur. Nous avons voulu, aujourd'hui, jouir encore du charme prenant de votre compagnie en vous conviant à ce banquet. Merci, Monseigneur, d'avoir daigné, malgré vos nombreuses occupations, vous rendre à nos désirs.

Votre condescendance nous fait apprécier une fois de plus la vérité du mot du psalmiste "qu'il fait bon d'habiter ensemble comme des frères", surtout sous la présidence de leur Chef. Oui, qu'il fait bon de sentir que tous, religieux, prêtres et laïques, formons une même famille, d'apprendre à nous connaître mieux, afin de nous aimer mieux: nous en avons tant besoin à notre époque si troublée.

Mais, Monseigneur, cette petite fête a un autre but, ou plutôt, nous avons voulu exprimer d'une façon tangible nos sentiments envers votre personne. L'occasion s'est présentée belle, et vos amis sont on ne peut plus heureux de vous offrir aujourd'hui la limousine qui vous a conduit de Saint-Boniface à l'Hôtellerie de la Trappe. Nous l'aurions voulu encore plus belle. Telle qu'elle est, cependant, nous avons la certitude que Votre Grandeur daignera l'accepter comme un témoignage de religieuse et patriotique admiration.

Veuillez, Monseigneur, en retour, faire descendre sur nous et sur nos familles les bénédictions de notre Père Céleste.

Vos amis filialement dévoués.
Hôtellerie de N.-D. des Prairies,

9 octobre 1916.

Remerciements de Monseigneur

Inutile de vous dire, répondit en substance Monseigneur, combien vivement je ressens le témoignage d'affection tangible qui m'est offert en ce moment. Cette affection a pris une forme qui dépasse les bornes de la modestie religieuse et ecclésiastique. J'ai été formé à une école beaucoup plus simple dans ses goûts et sa manière de faire. Cette simplicité était d'ailleurs exigée par les conditions de temps et de fortune.

Le grand coupable, si coupable il y a, c'est Monsieur le Gérant qui vient de me présenter, en votre nom et au nom de tous les généreux souscripteurs, cette machine royale. Il a été aidé en cela par son fils, qui l'avait découverte dans un garage de Winnipeg. Sur la description qui m'en fut faite, au cours du voyage si aimablement rappelé, j'ai osé dire — je n'avais pas achevé de le dire que je le regrettais déjà: "Voilà une machine qui m'irait."

J'avais déjà porté mon attention sur une "Ford". J'étais passé de l'attention à la réalité. Comme on dit familièrement, nous étions complètement detelés à l'archevêché. Il nous fallait nécessairement un moyen de locomotion pour le personnel et pour les besoins du ministère de la paroisse. Je me proposais bien de me contenter pendant une bonne période de temps, vu l'état présent des affaires, de cette machine "Ford". Mais je comptais sans la générosité d'un groupe de prêtres et de laïques des deux diocèses, dont je suis encore l'administrateur.

Je comprends que cette machine est bien plus en rapport avec la haute position que le bon Dieu a bien voulu me faire, malgré mon indignité, et c'est pour cela que vous avez pensé à me la procurer. Je l'accepte avec le même coeur qu'elle m'est offerte. Je me ferai un devoir, chaque fois que l'occasion s'en présentera, de l'exhiber devant nos frères séparés de la province; elle contribuera à relever à leurs yeux la dignité ecclésiastique dont je suis revêtu.

Comme je l'ai dit, c'est vraiment une machine royale. Et ce qui me touche surtout, ce qu'un évêque doit priser par-dessus tout, c'est qu'elle est le cadeau conjoint du clergé et des laïques. C'est un gage de l'union qui doit régner entre tous et c'est un grand réconfort pour mon coeur dans les temps difficiles que nous traversons.

Comme vous l'avez dit dans votre délicate et touchante adresse, il fait bon pour des frères d'habiter ensemble, surtout autour des tables de ces bons moines. Leur éloignement du monde nous empêche de soupçonner, ou du moins d'apprécier comme elles le méritent, leurs qualités d'esprit et de coeur. Voilà pourquoi c'est pour nous un charme nouveau de venir en contact avec eux et de jouir de leur cordiale hospitalité.

Je termine, chers Messieurs, en vous réitérant ma profonde reconnaissance. Merci pour la machine et merci pour la manière si délicate et si charmante, dont vous me la présentez.

Il y avait plus d'une soixantaine de convives à l'Hôtellerie de la Trappe. Tous furent on ne peut plus heureux de l'idée qu'avaient eu les organisateurs de la fête de les convier en cet endroit charmant.

Comme nous publierons dans un prochain numéro les noms de tous les souscripteurs, nous nous contenterons de ne nommer aujour d'hui que quelques-uns des principaux personnages présents à la présentation.

Parmi les laïques on remarquait les honorables Juges Prendergast et Prud'homme, l'honorable Joseph Bernier, M. Albert Préfontaine, député de Carillon et chef de l'Opposition, M. P.-A. Talbot, député de LaVérendrye, MM. les échevins Cusson, Gauvin et Pelletier, de Saint-Boniface, etc., etc.

Parmi les membres du clergé on remarquait Mgr Dugas, P.A., V. G., le R. P. Paul, o.c.r., supérieur de la Trappe, le R. P. Féré, s.j., recteur du collège de Saint-Boniface, M. l'abbé Cloutier, curé de Saint-Norbert, M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre, M. l'abbé Jutras, curé de Letellier, M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale, le R. P. Trudel, c.ss.r., curé de Sainte-Anne des Chênes, le R. P. J.-P. Magnan, procureur provincial des Oblats de Marie Immaculée, etc., etc.

A LOUER

Maison moderne à louer, 485 rue Langevin, Saint-Boniface.

AU SACRE-COEUR

M. Jimmy Lauzon, fils de notre concitoyen J.-B. Lauzon, a été blessé. Il était au front depuis quelques mois.

• • •

Mlle Rose Saint-Pierre a subi, ce matin, une grave opération, à l'hôpital de Saint-Boniface. Elle est sous les soins des docteurs Lachance et Benoit.

• • •

La seconde partie de whist a eu lieu hier sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste. Excellent succès.

1er prix des hommes, une paire de gants, don de M. H. Chevrier, gagné par M. Lagacé.

1er prix des dames, $2.50 en or, gagné par Mme Bruneau.

Prix de consolation: M. Arthur Prud'homme et Mlle Cost.

Quatre canards tirés au sort gagnés par M. Muller et Mme Louis Desautels.

• • •

Le prochaine partie, mardi prochain, sera sous les auspices des Enfants de Marie. Prix offerts par M. L.-H. Deschênes: $5 en or.

• • •

Une lettre du soldat Wilbrod Surprenant apprend à ses parents que les chirurgiens ont pratiqué sur lui la greffe des os. On lui a greffé la mâchoire d'un mourant. L'opération a réussi à merveille.

QUITTE SAINT-BONIFACE

M. Arthur Poliquin, peintre, quittera bientôt Saint-Boniface, pour retourner demeure aux Trois-Rivière, province de Québec. Mme Poliquin a quitté Saint-Boniface samedi dernier.

• • •

MARIAGE

M. Tancrède Gauthier, de Sainte-Agathe, unit sa destinée à celle de Mlle Virginie Lagacé, de LaSalle

Mardi, le 10 octobre, avait lieu en notre église paroissiale le mariage de M. Tancrède Gauthier, de Sainte-Agathe, à Mlle Virginie Lagacé, de cette paroisse.

M. Delphis Lagacé accompagnait sa fille, la mariée, et M. Eugène Gauthier, de Winnipeg, accompagnait son frère, le marié.

La bénédiction nuptiale fut donnée par M. le Curé Gendron. L'orgue, tenue par Mme A. Cormier, et notre choeur de chant, rehaussé par le concours bienveillant de quelques invités, réussirent à faire de cette messe de mariage une des plus belles cérémonies que notre charmante nouvelle église ait encore vues.

Dans le sanctuaire on remarquait les abbés Dufresne, de Lorette, Rocan, de Sainte-Agathe, et Mirault, de Saint-Adolphe.

Après le mariage tous se rendirent chez les parents de la mariée, où un délicieux banquet fut servi. Il y avait au-delà de 75 convives, tous animés de la plus franche gaieté. Les nouveaux mariés reçurent de nombreux et riches cadeaux. Le plaisir et l'entrain régnèrent jusqu'à la séparation, qui eut lieu vers les 4 heures de l'après-midi, alors que les heureux époux, escortés d'une vingtaine d'amis et d'amies, se rendirent à Winnipeg afin de s'embarquer sur le train pour Saint-Paul, Minn., d'où ils nous reviendront vers la fin de la semaine. Nous leur souhaitons bon voyage; nos meilleurs voeux les accompagnent.

INSTITUTRICE

On demande une institutrice immédiatement à l'école Campeau. Salaire: $550 par an.

S'adresser à

L.-E.-J. Gagnon,
Sec.-Tréorier,
Mariapolis, Man.